

CONCOURS DES LIVRES CÉLÈBRES

BON 22 Remplir complètement ce Bon, le découper et le conserver jusqu'à nouvel ordre.

A QUEL LIVRE SE RAPPORTE LE DESSIN N° 22 ?

Titre du Livre _____

Nom de l'Auteur _____

Nom du Concurrent _____

Adresse _____

CONCLUSIONS DES ALLIÉS SUR LE PROBLÈME RUSSE

EXCELSIOR

10^e Année. — N° 2.987. — 15 centimes. — Étranger : 20 centimes.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLEON

Pierre Lafitte, fondateur.

20, rue d'Enghien, Paris. — Téléphone : Gut. 02-73 — 02-75 — 15.00.

Adresse télégr. : Excel-Paris.

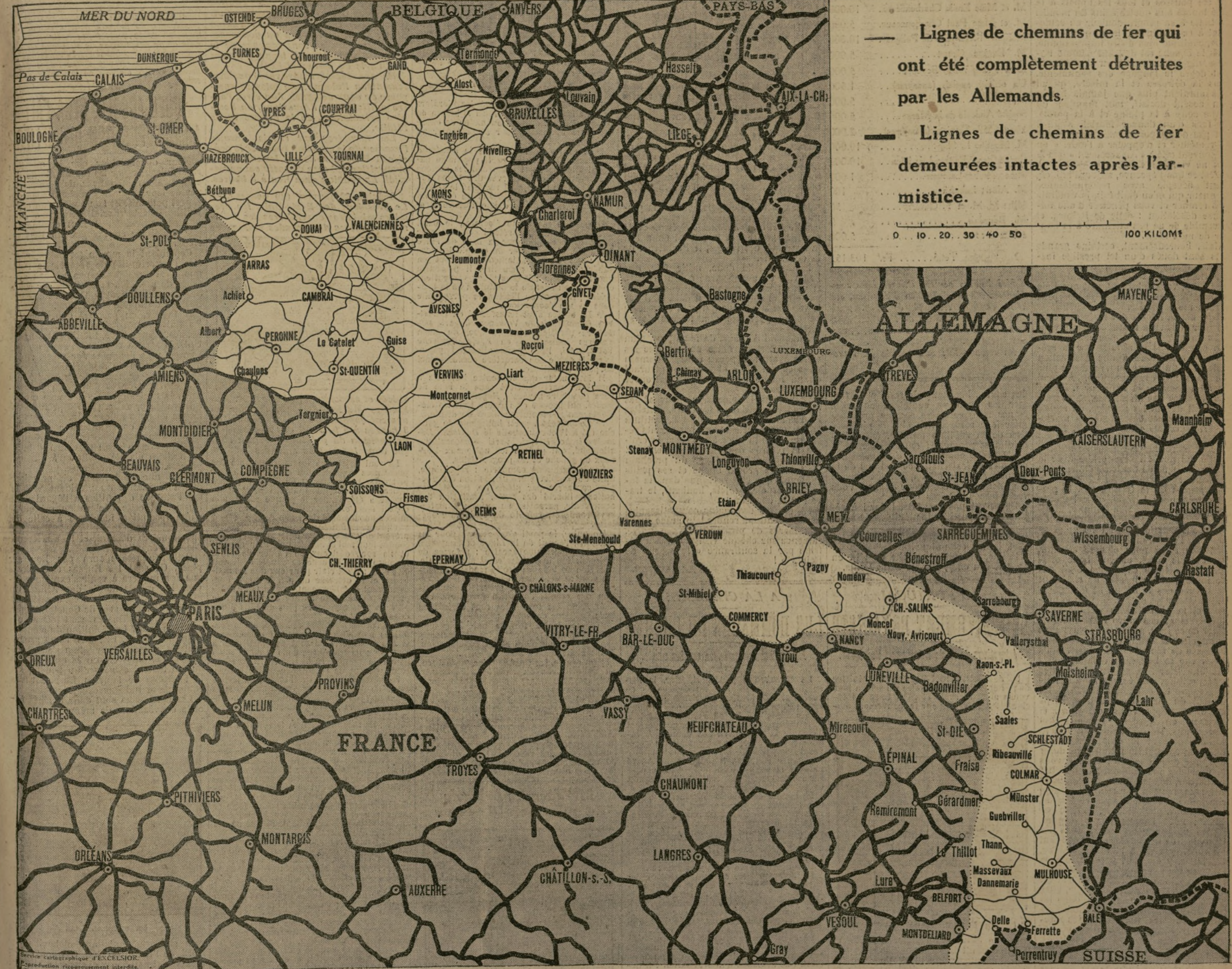
PAGE 4 : 22^e DESSIN DE NOTRE CONCOURS

JEUDI 23 JANVIER 1919

En page 2 : Notre 1^{re} liste de souscription en faveur de Reims.

LA DESTRUCTION DES CHEMINS DE FER ET LE RAVITAILLEMENT

Un rédacteur et un photographe d'« Excelsior » ont suivi de bout en bout une tournée de ravitaillement dans le Nord de la France.



CARTE MONTRANT LA ZONE DE FRANCE ET DE BELGIQUE OU L'ENNEMI A ANEANTI LES VOIES FERRÉES

[DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL.]

LILLE, 15 janvier. — Le ravitaillement du département du Nord fait l'objet de critiques violentes. Ces critiques sont-elles fondées ? Était-il possible de mieux faire ? C'est ce que nous avons voulu étudier sur place, et nous sommes allés des centres aux petites agglomérations,

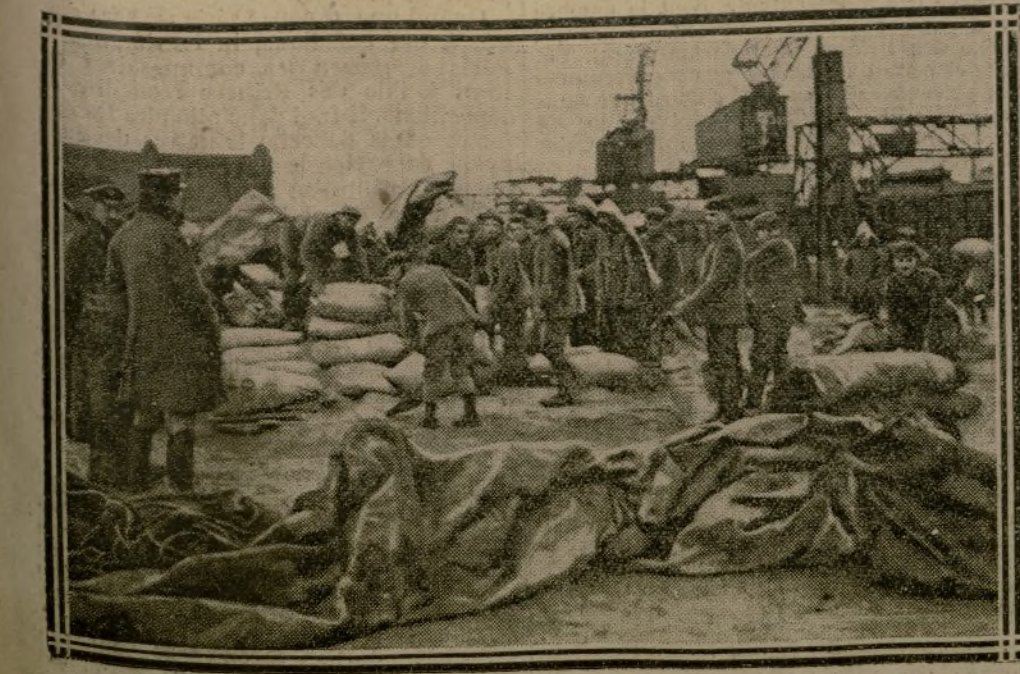
traversant des régions désertiques plus désolées peut-être que pendant la lutte acharnée, parce qu'il y stagne un silence qui est celui de la mort. J'ai vu dans des ruines des milliers de femmes, d'enfants, de vieillards. Quand on interroge ces pauvres gens sur les difficultés de leur vie actuelle, ils répondent : « Nous

avons du pain », et ils ajoutent : « Du bon pain ». Dans ce climat humide et froid, au fort d'un hiver âpre et fœneux, le premier rôle de l'aliment est de fournir de la chaleur, et, sans doute, ces sinistres jeunes et vieux, tous physiquement diminués par l'épreuve, n'ont encore que peu de chose à mettre sur leur

pan, ni routes, ni télégraphe, ni téléphone. Il avait devant lui une large zone entièrement dévastée, et il lui fallait faire face à une situation matérielle sans précédent dans l'histoire.

Nous avons traversé Armentières ravagée, et les vestiges de Bailloul, où de rares pans de mur dressent des silhouettes désolées. Par contre, Cassel s'élève avec ses maisons intactes au-dessus d'un vallon riant et verdoyant malgré la saison.

(Voir la suite en page 4.)



Les vivres ne sont pas toujours arrivés aussi régulièrement qu'il eût été nécessaire. Ceux qui ont été distribués n'ont pas toujours été en quantité suffisante. Cela nous étant connu, nous n'avons pas recherché, dans notre enquête, une vérité plus ou moins officielle, mais la vérité tout court. Des malheureux nous ont avoué, avec une confiance rude : « Nous n'avons jamais été plus mal que depuis que nous sommes libérés ».

Touché par cette phrase douloureuse et cruelle, nous avons songé au problème du ravitaillement tel qu'il se posait dans un passé qui est d'hier. Cette plainte, dont nous avons adouci la forme, correspond peut-être à l'exactitude des faits rétrospectifs. Il est incontestable qu'il y avait, « du temps des Boches », comme

Les difficultés eussent été moins grandes s'il s'était agi de ravitailler des armées brusquement augmentées du même nombre de soldats. A un moment où la crise des transports était aiguë, et où les stocks étaient en voie de décroissance, le ravitaillement a dû prendre à sa charge cette population énorme, non pas définie, organisée et stable comme une armée, mais inorganique et mouvante, dispersée et insaisissable, et dont on ne connaissait même pas exactement le nombre. La première difficulté était de se procurer les subsistances, la seconde de les transporter, la troisième d'atteindre les consommateurs. La situation était telle il y a peu de temps : on a fait du chemin depuis. De grands progrès ont été réalisés, mais des difficultés gênent encore, et trop souvent paralysent une action qui sait combien il importe de bien faire et d'aller vite.

A DUNKERQUE

Notre première visite a été pour Dunkerque, Lille recevant ses principales ressources par ce port. Le plan général de notre enquête consistait à prendre



3.000 TONNES DE LARD DANS DES CAISSES DÉFONCÉES A DUNKERQUE

C'EST POUR REIMS!

PAR
HENRI LAVEDAN
de l'Académie Française

Entre mille autres, un des motifs les plus profonds de la haine qu'aura justement déterminée contre elle cette hideuse guerre, c'est d'avoir usé et annulé pour longtemps les modes habituels par où se traduisaient dans une espèce de soulagement nos émotions.

Notre sensibilité a été soumise pendant ces quatre ans à une si cruelle épreuve qu'elle en est pour ainsi dire réformée. Tout a été exhalé de toutes les manières. Les indignations sont surmenées et les larmes tarées. Tous les cris ont été poussés et tous les appels à la pitié lancés aux quatre coins du monde. En butte à sa propre douleur ou seulement à celle d'autrui, le cœur, toujours à vif, continue bien d'être impressionné, mais la bouche est devenue comme impuissante à transmettre au dehors à un égal degré le langage des sentiments. Dans la détresse et la misère, quand elles auraient plus que jamais besoin d'un accent décisif, tout manque du même coup à la plume et à la parole. En face d'un danger mortel, s'agit-il non pas de l'exposer, mais simplement d'y remédier et d'appeler à l'aide, « on a si souvent crié : Au secours ! » que la voix ne vient plus.

C'est ce que l'épreuve, aujourd'hui, où, ayant accepté avec reconnaissance l'honneur qui m'en était fait, je voudrais vous remettre et vous pénétrer d'une immense désolation : celle de Reims, et je tremble de ne pas atteindre à la hauteur de mon désir.

Mais, heureusement, certains grands mots sont doués d'un tel prestige instantané qu'ils commandent d'eux-mêmes. Reims parle toute seule, et du premier coup, vous éclaire. Avant que j'aie commencé vous n'avez déjà compris, et vous me répondez.

Sans doute, depuis des mois que chaque jour vous en fournissez le détail, vous savez ce qu'est peu à peu devenue la ville condamnée et réduite par la scélératesse allemande à une destruction totale. A la fin même on n'en disait plus rien dans nos communiqués. A quoi bon ? La tristesse et l'horreur n'étaient plus capables que du silence, et comme on se fait devant les agonies, on restait pieusement muet devant Reims martelée. L'irréparable nous écrasait. L'âme repliée tachait de se préparer à ce deuil extraordinaire. Mais, sous cette sombre gravité qui pouvait faire croire à de la résignation, que de douleurs étaient mal ensevelies !

Rappelez-vous le frisson qui, la première fois, nous hérissa, quand monta tout à coup, comme une flamme, la sinistre nouvelle : la cathédrale de Reims brûle !... C'était le temps où l'on pleurait, où l'on trouvait un frémissement et un cri pour chaque attentat, pour chaque mort, chaque helle citation... Notre force expansive était encore intacte, et les larmes ne coulaient pas. Reims, dès le début, fit abondamment ruisseler les larmes. Elle fut la première et la plus illustre victime dans le martyrologe des villes françaises, et, à dater de ce jour, nous avons suivi avec une angoisse indicible et spéciale toutes les phases de son anéantissement. Nous l'avons vue se battre, se défendre, être prise une heure, et se reprendre, être blessée, criblée, hachée, perdre à la longue presque tous ses habitants, qui lui coulaient du giron comme d'un corps éventré s'échappaient les entrailles, et cependant en garder jusqu'au bout quelques-uns, les meilleurs, qui étaient l'indispensable et le plus pur de son sang, juste ce qu'il lui fallait pour durer et respirer quand même ; nous l'avons vue, faubourg par faubourg et quartier par quartier, donner, disputer ses places et ses rues, maison par maison, comme une armée qui se sacrifie par régiments, par bataillons, par pelotons, homme par homme ; nous l'avons vue descendre, au pied de ses deux tours, dans les catacombes de ses caves, et là, pendant des années, y vivre à tâtons, y résister, y travailler, y chanter, y prier sous la rafale des obus, y imprimer le journal, y faire la classe aux enfants, et la leçon au monde entier... ; et ensuite, vide, désert, abandonnée par ordre, dans les sanglots, et n'ayant plus une seule âme errante entre les vagues de ses murailles qui « moutonnaient » et chahutaient sur des profondeurs de lieues, nous l'avons vue pendant des mois voler en éclats, flamber, s'ébranler, baisser, se réduire et rattraper le sol, ou, les toits en avant, elle rentrait morceau par morceau... Et tous les contre-coups de ce meurtre et de ce ravage, nous les éprouvions simultanément. A chaque obus qui tombait sur Reims, quelque chose en nous se fracassait : nous avions le cœur bombardé.

Ainsi nous connaissions exactement la grandeur du désastre. On nous en a révélé l'incommensurable étendue, et nous savons que la ville martyrisée n'est plus qu'un tas de pierres.

On la rebâtitra... nul n'en a jamais douté. La reconstruction en est évaluée à un milliard au minimum, et ce sera le devoir de l'Etat.

Mais quand pourra commencer l'œuvre gigantesque, et qui durera des années ? En attendant les ruines, il faut des chemins ; en attendant d'être sur place, il faut qu'on puisse y accéder ; en attendant d'édifier, il faut débayer, organiser, même de la façon la plus rudimentaire, les services essentiels, et posséder, tout d'abord, réduits à leur plus simple expression, le toit et la cheminée, la table et la chaise, la porte qui ferme et la fenêtre enrichie de givreux !... En attendant le milliard, il faut

PREMIÈRE LISTE DE SOUSCRIPTION

Banque de France.....	Fr. 10.000
Marquise de Polignac douairière.....	10.000
Marquise de Naxelle.....	3.000
Prince Jean d. Caraman-Chimay.....	4.000
Comtesse Robert d'Harcourt.....	1.500
M. et Mme Emile Charbonneau.....	10.000
M. et Mme Paul Charbonneau.....	5.000
Marquis et Marquise de Polignac.....	10.000
M. Eugène Gosset.....	5.000
Mme Pierre Leroy-Beaulieu.....	5.000
Un officier anglais (anonyme).....	1.500
M. Baker.....	5.000
Société Amicale de la Marne.....	5.000
Versé à Mlle Fouriaux (anonymes).....	2.000
M. Montino L. Ship.....	10.000
Cte et Ctesse Bertrand de Mun.....	10.000
Mme Hollier-Larousse.....	1.000
M. Albert Lehmann.....	100
Mlles M.-M. et Y. Gavarry.....	50
M. Bourdais.....	5
« Excelsior ».....	5.000
Total.....	Fr. 103.155

Nos lecteurs peuvent envoyer leurs souscriptions, soit à la direction d'Excelsior, soit à la comtesse Bertrand de Mun, présidente, ou à la marquise de Polignac, trésorière générale du « Retour à Reims », 7, avenue de l'Alma.

La seconde liste sera publiée jeudi prochain.

des sous... beaucoup de sous pour former les quelques centaines de mille francs indispensables comme première mise à la reconstruction et à la rééducation de la sublime mutilée, à son immédiat et progressif entraînement.

C'est cette oblation filiale, cette dette impérieuse et fraternelle, ce vœu de la victoire et de la paix que nous venons vous demander. C'est pour Reims ! Vous voulez forcés ! Reims oblige.

Elle n'est pas la seule, hélas ! à réclamer et à justifier la plénitude de notre assistance, et nous n'oublions pas ses sœurs ; mais, malgré tout, Reims est à part, Reims est unique.

Reims, décapitée, marche en tête, en portant son chef, comme saint Denis.

Henri LAVEDAN.

AU PORTUGAL

LE MOUVEMENT ROYALISTE

Déclarations de M. de Bettancourt-Rodriguez.

M. de Bettancourt-Rodriguez, ministre de la République portugaise à Paris, a bien voulu nous recevoir et nous faire les déclarations suivantes sur le mouvement royaliste.



LE ROI MANOEL LE PRÉSIDENT CASTRO

narchiste qui vient d'éclater à Porto, et qui atteindrait Lisbonne.

— Il résulte des communications que j'ai reçues que l'agitation dont on parle se circonscrit, chez nous, à la zone du Nord. La seule chose que je sois autorisé à dire, c'est que le gouvernement républicain compte sur les éléments de force nécessaires pour enrayer le mouvement.

— Estimez-vous que ce mouvement ait quelque chance de réussir ?

— Notre interlocuteur sourit et répond :

— Il paraît avoir été provoqué sans grandes probabilités de succès.

Le président Wilson visitera Bruxelles

BRUXELLES, 22 janvier. — L'Étoile annonce que, sauf contre-ordre, le président Wilson arrivera à Bruxelles le 27 janvier. Le bal offert par les officiers français à l'Hôtel de Ville aura lieu pendant le séjour du président Wilson à Bruxelles.

La maison natale de M. Clemenceau

FONTENAY-LE-COMTE, 22 janvier. — Une plaque commémorative en marbre a été posée sur la façade de la maison natale de M. Clemenceau, à Mouilleron-en-Pareds, avec l'inscription suivante :

« Maison où est né, le 27 septembre 1841, M. Georges Clemenceau, président du Conseil et ministre de la Guerre. »

« La municipalité de Mouilleron-en-Pareds a fait apposer cette plaque, le 12 janvier 1919, en témoignage de ses sentiments de fierté et d'admiration pour son illustre compatriote, l'organisateur de la victoire, le libérateur du territoire, vers qui monte, chaque jour plus ardente, la reconnaissance de toute la France. »

LA BURGPLATZ, OU PLACE DU CHATEAU, A WEIMAR, OU SE RÉUNIRA L'ASSEMBLÉE CONSTITUANTE D'ALLEMAGNE

Ayuntamiento de Madrid

GUERISON IMMÉDIATE ENGELURES BOUGIE D'AMBRINE

TOUTES PHARMACIES Prix 1/50

LENDEMAIN DE SCRUTIN

LES RÉSULTATS DES ÉLECTIONS EN ALLEMAGNE

160 DÉPUTÉS MAJORITAIRES SIÉGERONT A LA CONSTITUANTE

Le programme des divers partis et leurs nouvelles étiquettes.

BALE, 22 janvier. — On mande de Berlin : D'après les résultats connus hier à 14 heures, étaient élus à l'Assemblée nationale 400 députés sur 421. Il manque encore une circonscription de Coblenne, et une autre de Trèves.

Les députés se répartissent comme suit : Parti populaire national allemand, 33 ; parti populaire allemand, 22 ; parti populaire chrétien (ancien centre), 80 ; démocrates, 74 ; socialistes majoritaires, 160 ; minoritaires, 23 ; plus un certain nombre de députés appartenant à de petits partis régionaux.

Et Reims aussi baptisé. Où nous avons reçu le jour, nous sommes tous nés à Reims. Des guerriers de Clovis aux soldats de Gouraud elle est le carrefour de toutes les délivrances nationales.

Héroïque et douce, croyante, active, bonne, laborieuse, opulente ou appauvrie, elle a toujours été à la plus grande peine et au plus grand honneur. C'est un des plus purs diamants de notre vieil héritage, enchâssé dans l'or des vertus et les rubis des sacrifices.

Et sa cathédrale également est la première, l'écluse, la cathédrale mère : celle des Te Deum, des Domine Salvum et de la Marcellaise ; et la guerre en a fait la basilique des ruines, le Parthénon de la chrétienté.

Reims mérite donc, mille fois, que l'on vole en avant-garde à son secours. Il vous portera bonheur de commencer par elle, et votre geste est déjà béni par le vénérable pasteur qui peut suspendre sa croix pectorale aux tresses de sa fourragère.

Il dépend de vous, de nous tous, d'un simple effort de notre amour, que les exilés ayant tout perdu rentrent demain dans ce qui fut « chez eux », pleurant quand même de joie de s'y retrouver dans leurs cendres.

Et, puisque les cloches ne peuvent pas remonter encore dans les tours, remettez l'heure au cadran des horloges, restituez aux cœurs meurtris leurs battements réguliers. Que la vitre annonce à la croisée la rentrée des vitraux du chœur ! Faites que chaque foyer du prochain Noël ait sa grosse bûche et ses petits souliers... que tout reprenne dans la famille : espoir, projets, bonheur, le travail et la chanson !

Et, comme des mains compatissantes sont parvenues à rendre leur grâce suave aux lèvres de pierre de l'Anglais broyé, ramenez sur chaque visage humain pétrifié par la souffrance « le sourire de Reims » !

Henri LAVEDAN.

A LA CHAMBRE

LES DOMMAGES DE GUERRE

Aujourd'hui interpellation sur les sursis.

La Chambre a poursuivi, hier, la discussion du projet sur les dommages de guerre et voté plusieurs articles, dont l'article 12 qui prévoit la réparation des dommages subis par les officiers ministériels.

La discussion de l'article 15, qui permet d'obtenir la réparation des dommages directs et prévoit que les sinistrés recevront une partie de leur dû sur l'indemnité payée par l'ennemi, a fourni à M. André Lefèvre l'occasion d'un intéressant exposé sur les moyens financiers à l'aide desquels on pourrait dédommager les sinistrés.

Le député des Bouches-du-Rhône estime que l'argent ne manque pas et que 12 à 15 milliards en billets de banque sont cachés, tapés dans les tiroirs. Il pense qu'il suffirait, pour les faire sortir, d'un emprunt dans le genre de ceux qu'émet le Crédit Foncier, avec l'attribution de lots importants qui attireraient l'argent étranger.

M. André Lefèvre a été très applaudi.

Incidentement, M. Leboucq, ministre des Régions libérées, a fait connaître qu'un effort sérieux, accompli à l'occasion du dernier renouvellement de l'armistice, avait permis d'obtenir la reprise, sur les rives droite et gauche du Rhin, de l'outillage et des objets qui nous avaient été volés.

La discussion continuera cet après-midi, après le débat qui doit s'engager au sujet des sursis. M. Paul Bénazet a déposé, en effet, une demande d'interpellation ; il demandera au gouvernement d'accorder, sous certaines conditions et lorsque l'intérêt général l'exigera, des congés renouvelables aux militaires spécialistes agricoles et industriels dont la présence sera reconnue indispensable pour la reprise de la vie économique de la nation.

Pour le vote des femmes

La commission d'administration générale de la Chambre s'est prononcée, hier, en faveur du droit de vote des femmes âgées de vingt et un ans, à condition qu'elles soient mariées, veuves ou chefs de famille.

Lorsque, dans sa cellule, la prévenue a été informée qu'on la reconnaissait innocente de meurtre, elle a levé les bras au ciel, s'écriant en français : « Dieu merci ! »

MINÉOLA, 22 janvier. — Le jury d'accusation a refusé de mettre en accusation Mme Lebaudy.

Mme Jacques Lebaudy

est mise hors de cause

Mme JACQUES LEBAUDY

Le jury d'accusation a refusé de mettre en accusation Mme Lebaudy.

Mme Jacques Lebaudy

est mise hors de cause

Mme JACQUES LEBAUDY

Le jury d'accusation a refusé de mettre en accusation Mme Lebaudy.

Mme Jacques Lebaudy

est mise hors de cause

Mme JACQUES LEBAUDY

Le jury d'accusation a refusé de mettre en accusation Mme Lebaudy.

Mme Jacques Lebaudy

est mise hors de cause

Mme JACQUES LEBAUDY

Le jury d'accusation a refusé de mettre en accusation Mme Lebaudy.

Mme Jacques Lebaudy

est mise hors de cause

Mme JACQUES LEBAUDY

Le jury d'accusation a refusé de mettre en accusation Mme Lebaudy.

Mme Jacques Lebaudy

est mise hors de cause

Mme JACQUES LEBAUDY

Le jury d'accusation a refusé de mettre en accusation Mme Lebaudy.

Mme Jacques Lebaudy

est mise hors de cause

Mme JACQUES LEBAUDY

Le jury d'accusation a refusé de mettre en accusation Mme Lebaudy.

Mme Jacques Lebaudy

est mise hors de cause

Mme JACQUES LEBAUDY

Le jury d'accusation a refusé de mettre en accusation Mme Lebaudy.

Mme Jacques Lebaudy

est mise hors de cause

Mme JACQUES LEBAUDY

Le jury d'accusation a refusé de mettre en accusation Mme Lebaudy.

Mme Jacques Lebaudy

est mise hors de cause

Mme JACQUES LEBAUDY

Le jury d'accusation a refusé de mettre en accusation Mme Lebaudy.

Mme Jacques Lebaudy

est mise hors de cause

Mme JACQUES LEBAUDY

Le jury d'accusation a refusé de mettre en accusation Mme Lebaudy.

Mme Jacques Lebaudy

est mise hors de cause

Mme JACQUES LEBAUDY

Le jury d'accusation a refusé de mettre en accusation Mme Lebaudy.

Mme Jacques Lebaudy

est mise hors de cause

Mme JACQUES LEBAUDY

Le jury d'accusation a refusé de mettre en accusation Mme Lebaudy.

Mme Jacques Lebaudy

est mise hors de cause

Mme JACQUES LEBAUDY

Le jury d'accusation a refusé de mettre en accusation Mme Lebaudy.

Mme Jacques Lebaudy

est mise hors de cause

Mme JACQUES LEBAUDY

Le jury d'accusation a refusé de mettre en accusation Mme Lebaudy.

Mme Jacques Lebaudy

est mise hors de cause

A LA CONFÉRENCE DE LA PAIX

TOUS LES GOUVERNEMENTS RUSSES INVITÉS A S'EXPLIQUER A LA BARRE DES ALLIÉS ET A CONCLURE UNE TRÊVE

Leurs délégués rencontreraient, à l'Île des Princes, les représentants des puissances associées, qui enverront aussi en Pologne une mission diplomatique et militaire.

Officiel, 22 janvier (13 heures). — Le Conseil suprême de guerre interallié s'est réuni ce matin, à 11 heures, au ministère des Affaires étrangères. Le président des États-Unis, les premiers ministres et ministres des Affaires étrangères des grandes puissances alliées et associées, ainsi que M. Makino et M. Matsui, délégués du gouvernement japonais, se sont occupés de la question polonaise, sur laquelle ils ont pris l'avis du maréchal Foch.

Ils ont décidé d'envoyer immédiatement en Pologne une mission composée de deux délégués, l'un civil, l'autre militaire, de l'Amérique, de l'empire britannique, de la France et de l'Italie.

Les ministres ont repris ensuite l'examen de la question russe, et le président Wilson a donné lecture d'une proposition qui sera discutée cet après-midi. La réunion aura lieu à 3 heures.

Officiel, 22 janvier (20 heures). — Le président des États-Unis, les premiers ministres et ministres des Affaires étrangères des grandes puissances alliées et associées, ainsi que M. Makino et M. Matsui, délégués du gouvernement japonais, se sont réunis de 3 heures à 5 h. 30 et ont approuvé la proposition du président Wilson conçue dans les termes suivants :

Le seul objet que les représentants des puissances associées ont en présent à l'esprit dans la discussion de l'action qu'elles pourraient poursuivre, relativement à la Russie, a été d'aider le peuple russe, non de lui susciter des obstacles ou de s'immiscer aucunement dans son droit de régler ses propres affaires à sa manière. Ces représentants considèrent le peuple russe comme leur ami et non comme leur ennemi et ils sont désireux de l'aider de toute manière selon laquelle ce peuple désire être aidé ; il est clair pour eux que les malheurs et la détresse du peuple russe augmenteraient régulièrement, que la faim et les privations de toute nature deviendraient de plus en plus aiguës, de plus en plus étendues et de plus en plus impossibles à apaiser si l'ordre n'est pas restauré, si les conditions normales du travail, du commerce et des transports ne sont pas instituées à nouveau ; ils cherchent donc le mode selon lequel le peuple russe pourrait être secouru en vue de l'établissement de la paix.

Ils reconnaissent le droit absolu du peuple russe de diriger ses propres affaires, sans intervention ou direction d'aucune sorte venant du dehors ; il ne veut pas exploiter la Russie ou se servir d'elle en aucune manière ; ils reconnaissent la Révolution sans réserve, et, en aucune façon et en aucune circonstance, ils n'aideront ou ne donneront leur appui à aucune tentative de contre-révolution ; il n'est ni dans leur désir ni dans leur intention de favoriser ou d'assister, les uns contre les autres, aucun des groupes organisés qui se disputent présentement la direction et la conduite de la Russie. Leur seul et sincère but est de faire ce qu'ils peuvent pour apporter à la Russie la paix et la possibilité de se libérer de ses présentes difficultés.

Les puissances associées sont actuellement engagées dans une œuvre solennelle, et sous leur responsabilité, visant à l'établissement de la paix en Europe, dans le monde, et c'est avec l'attention la plus vive qu'elles s'attachent au fait que l'Europe et le monde ne peuvent être en paix si la Russie ne l'est pas ; en conséquence, elles reconnaissent et acceptent comme un de leurs devoirs de servir la Russie dans cette affaire de grande importance avec autant de générosité, d'abnégation, de sollicitude et de large bon vouloir qu'elles serviraient tout autre ami et allié, et elles sont prêtes à rendre ce service au peuple russe de la manière qui sera pour lui la plus acceptable.

La résolution des Alliés

Dans cet esprit et avec ce dessein, elles ont pris la résolution suivante : elles invitent tout groupe organisé qui exerce actuellement, ou qui tente d'exercer, une autorité politique ou un contrôle militaire où que ce soit, en Sibérie ou dans l'intérieur des frontières de la Russie d'Europe telles qu'elles étaient avant la guerre qui vient de s'achever (excepté en Finlande et en Pologne), à envoyer des représentants, dont le nombre ne dépasse pas trois pour chaque groupe, à l'Île des Princes (mer de Marmara). Là, ceux-ci seront reçus par des représentants des puissances associées, pourvu que dans l'intervalle il s'établisse une trêve entre les partis invités et que toutes les forces armées envoyées ou dirigées contre les peuples du territoire en dehors des frontières de la Russie d'Europe telles qu'elles étaient avant la guerre, ou contre la Finlande ou contre des peuples ou des territoires dont l'autonomie est envisagée dans les quatorze articles sur lesquels sont basées les présentes négociations de paix soient, entre temps, retirées et que toute action offensive militaire cesse. Ces représentants sont invités à conférer avec les représentants des puissances associées de la manière la plus libre et la plus franche en vue de fixer les desirs de toutes les parties du peuple russe et d'arriver, si possible, à quelque entente ou à quelque arrangement au moyen desquels la Russie puisse arriver à travailler à ses propres desseins, en même temps que des relations d'heureuse coopération soient instituées entre son peuple et les autres peuples du monde.

On demande une prompt réponse à la présente invitation. Toutes facilités pour le voyage des représentants, y compris le transport à travers la mer Noire, seront données par les Alliés, et l'on compte que

les mêmes facilités seront données par tous les partis intéressés. Les représentants seront attendus, au lieu fixé pour la rencontre, le 15 février 1919.

La proposition sera transmise dès ce soir par radiotélégramme aux intéressés. La réunion a décidé ensuite de réunir samedi à trois heures, en séance plénière, la Conférence de la paix pour y discuter la question de la Société des nations, sur la base d'une proposition de M. Lloyd George.

Un certain nombre d'autres questions ont été examinées en vue d'être mises également à l'ordre du jour de la Conférence de samedi.

QUEL ACCUEIL SERA FAIT A LA PROPOSITION DES ALLIÉS ?

Nous disions hier que la question russe, discutée par les représentants des cinq grandes puissances, ne manquera pas de leur apparaître d'abord sous son aspect polonaise. Si l'on veut qu'un ordre politique et territorial s'établisse dans l'Europe orientale, il faut commencer par constituer en Pologne un État sérieux.

Dépendant le moyen (et même peut-être l'opportunité) de secourir la Pologne n'est sans doute pas apparu avec assez de netteté à la réunion, car elle a pris le parti d'envoyer d'abord une commission d'enquête en Pologne.

Il faudra, en premier lieu, nommer les huit commissaires : deux pour la France, l'Angleterre, l'Italie et les États-Unis. Il faudra ensuite qu'ils fassent le voyage, puis l'enquête sur place. Après quoi, rédaction du rapport des commissaires. Sur ce rapport, le comité des grandes puissances délibérera et prendra des décisions, — s'il trouve qu'il a lieu d'en prendre. Cette « procédure » risque de nous mener loin.

Le second communiqué a été d'une élaboration assez laborieuse. La réunion de l'après-midi avait pris fin à 6 h. 30. Le bulletin n'a été publié qu'à 7 heures, passées. En effet, il est long.

C'est une déclaration de principes due à l'initiative du président Wilson sur l'attitude des Alliés à l'égard de la Russie. Et cette déclaration est suivie d'une résolution identique à celle qu'avait émise le matin pour la Pologne, on enquera d'abord, et la Conférence décidera ensuite.

Cette enquête n'aura pas lieu sur place. Ce sont les Russes eux-mêmes que l'on invitera à venir s'expliquer devant les représentants des Alliés. Un rendez-vous général leur est donné dans l'Île des Princes, près de Constantinople.

Mais quels Russes sont convoqués par cet appel ? La définition du communiqué est vague. Elle laisse une grande latitude, puisque l'invitation s'adresse à tous les groupes organisés qui exercent ou qui tentent d'exercer un pouvoir sur le territoire de l'ancienne Empire russe, Finlande et Pologne exceptées.

Les bolcheviks sont donc touchés par cette convocation, de même que les dé-

vers gouvernements antibolcheviks du Nord, de l'Est et du Sud. Ces gouvernements sont nombreux et encore mal connus, surtout

LES CONTES D'EXCELSIOR

LE SAINT DE M^{lle} MIASSOIS

PAR GEORGES DOUQUOIS

L'excellente Mlle Miassois avait coutume de dire :

— Je suis une âme dépareillée. Non pas que le sort l'eût privée d'un être mâle avec lequel, légitimement ou non, elle eût été unie ; non, en vérité, Mlle Miassois était restée célibataire ; et, n'étant pas à une inopportunité de termes près, c'est ce qu'elle entendait simplement signifier par ces cinq mots. — Je ne suis pourtant pas repoussante, soupirait-elle.

Le fait est que, si elle ne se distinguait par aucun avantage physique marqué, elle n'était point, non plus, absolument dénuée de tout ce qui peut, à la rigueur, séduire un homme pas trop exigeant.

— Seulement, voilà, avouait-elle, les yeux au ciel levés, j'ai un défaut, presque un vice : je suis perdue ! Oui, à toute heure, en tout lieu, il m'advient de perdre quelque chose. Tantôt c'est mon parapluie, tantôt des gants, tantôt mon porte-monnaie, ma barrette, ceci, cela, tout, quoi ! sans compter le reste. Bref, il n'y a pas plus perdue que moi. Et dame ! je comprends qu'un pareil travers puisse rebuter les gens même les mieux intentionnés.

Sous les espèces d'un homme relativement jeune encore, une personne de cette bienveillante catégorie s'était éprise de Mlle Miassois, bien qu'à ce moment-là celle-ci fût en train de franchir le cap, un peu déveillé, de la trentaine. Certes, cet homme n'était ni beau ni très bien situé ; mais, à tout prendre, c'était un homme. Mlle Miassois, touchée de ces hommages vraiment inespérés, consentit, de bon cœur, à échanger avec lui les serments préliminaires. Pour commémorer ce solennel instant, il lui fit don d'une bague. La malheureuse Mlle Miassois n'en fut pas plus pressée que de la perdre. En dépit de ses recherches, elle ne put remettre la main dessus. Le fiancé en conçut tant de dépit qu'il s'en fut, claquant les portes. Il ne reparut pas.

C'est quinze ans après ce tragique événement qu'une vénérable dévote, à qui la vieille fille s'était confiée, lui dit :

— Ma chère, cela ne serait pas arrivé si vous vous étiez adressée à saint Antoine de Padoue : il vous aurait rendu votre bague.

— Quoi donc ! s'écria la candide Miassois, pensez-vous donc qu'il me l'ait prise ?

— Vous êtes une sotte, ma mie ! répliqua la dévote, scandalisée. Ignorez-vous que la vraie spécialité de ce saint, c'est qu'on l'en prie avec la ferveur indispensable, est de vous faire retrouver tout ce que vous pouvez avoir perdu, sauf, toutefois, votre honneur, qui est, je n'ai pas besoin de le dire, l'unique chose qu'il lui soit impossible de vous reprocher.

— Dieu merci ! fit Mlle Miassois, sur cet article j'ai suis hors d'inquiétude : l'expérience m'a suffisamment démontré que c'est là le seul objet qui ne puisse subir les conséquences de ma déplorable étourderie !

Dès cette heure commencèrent les assiduités de Mlle Miassois auprès des très officieux saints qu'on lui avait recommandés dans de si bons termes. Comme il ne se passait pas de jour qu'elle n'égara quelque brimborion, il ne s'en passa point davantage qu'elle n'entrât à l'usage pour lui adresser quelque supplication ; et, quotidiennement, elle avait à reconnaître le bienfondé de la pieuse estime en laquelle la dévote l'avait initiée à tenir ce haut protecteur.

Je lui dois une fière chandelle ! disait Mlle Miassois, à chacun des services qu'il lui rendait.

Aussi ne cessait-elle de lui brûler des cierges. Elle eût bien voulu pouvoir lui en consacrer un de deux mètres, le jour où, grâce à ses soins, elle put retrouver une obligation, laquelle, précisément, deux mois plus tard, devait sortir au tirage et lui rapporter cinq mille francs. Cette somme, qui fondait sur elle du ciel, pour ainsi dire, elle en voulut employer une partie à un pèlerinage à Padoue. Dans le Santo aux quatre dômes et aux quatre clochers, elle put baisser la pierre du tombeau du grand Antoine.

— Et maintenant, j'espère, dit-elle, c'est entre nous la vie à la mort !

À dater de là, sa ferveur prit l'étoffe d'un culte véritable. Elle alla jusqu'à concevoir le projet de se rendre à Séville, rien que pour y voir le portrait sublime de son idole par Murillo. Elle sentait que cela n'eût pas été raisonnable ; et, d'ailleurs, elle se put se procurer une ample photographie du chef-d'œuvre. Elle mit cette image au fond d'une niche qui, par chance, se creusait au mur de sa chambre. À la base, elle fixa une herse de fer sur les dents de laquelle elle pouvait, dans les occasions importantes, ficher jusqu'à sept cierges ensemble. De la sorte, il lui devint possible d'exercer son culte à domicile et de vivre avec son saint dans une constante intimité. Cela devait dégénérer en familiarité. Mlle Miassois oubliait ses distances. Elle se prit à tutoyer Antoine, à lui parler sur le mode impératif. Manquant-il à l'exécution sur-le-champ, elle le priait de lui répondre et le rudoyait en paroles, ignorant, au surplus, qu'elle confirmait ainsi l'assertion de Bourdaloue : « Les saints sont non intercesseurs auprès de Dieu, et nous leur faisons, tous les jours, mille outrages. »

Un matin, elle se fâcha tout à fait.

L'avant-veille, le s'était avisée de demander à saint Antoine qu'il lui retrouvât un gros morceau de lave du Vésuve que, depuis des mois, elle avait relégué elle ne savait naturellement plus où, et dont elle avait, présentement, envie de faire un presse-papier. Or, il y avait plus de trente-six heures que sa demande demeurait sans effet.

— Ah ! c'est comme ça que tu me fais droguer ! cria-t-elle à l'image naguère si choyée. Eh bien, à ton aise, mon ami ; mais, tant que tu ne te seras pas exécuté, tu seras privé de moi voir !

Elle prit un morceau de lousine verte assortie à la tenture de la chambre, et, dans le dessein de la clouer pour en masquer la niche, elle ouvrit une armoire et, levant le bras, en tira la boîte à clous. Mais, en même temps, quelque chose de lourd et d'horriblement rugueux lui chut sur le nez et lui fit un mal épouvantable... C'était le morceau de lave si rudement réclamé !

— Seigneur ! le saint se venge ! murmura Mlle Miassois.

Et, dans la suite, vous pouvez m'en croire, elle l'a douché.

Une acquisition du duc d'Orléans

Londres, 22 janvier. — À une matinée de charité organisée au profit d'une œuvre française à Londres, les photographies signées du maréchal Foch et de M. Clemenceau ayant été mises aux enchères, le duc d'Orléans en est resté adjudicataire pour le prix de 200 livres sterling, soit 5.000 francs.

5 HEURES DU MATIN

DERNIÈRE HEURE

5 HEURES DU MATIN

LA CHANSON de café-concert

Vincent Hyspa, Polaire, Mistinguett et Dranem se prononcent contre la banalité et la grossièreté de certaines œuvres.

Le comité d'initiative de Nantes vient de créer un concours de chansons populaires pour lutter « contre la banalité et l'obscurité de certains refrains chantés dans les cafés-concerts et les music-halls ». Qu'en pensent les chansonniers et les artistes ? Voici quelques opinions :

Vincent HYSPA

Le chansonnier Vincent Hyspa estime qu'il faut tenter de servir au public plus de chansons spirituelles, qui remplacent les grossièretés qu'on entend trop fréquemment au café-concert. — Le mot cru, ajoute-t-il, étouffe tout, au café-concert. Il arrive même fréquemment que des chanteurs qui voudraient se tenir dans les bornes permises de la plaisanterie sont, en quelque sorte, contraints de recourir, eux aussi, aux mots risqués, s'ils ne veulent pas voir leurs camarades moins scrupuleux remporter tout le succès.

— Cette grossièreté et cette banalité que l'on reproche au café-concert actuel viennent, par conséquent, du mauvais goût du public ? — Certainement. Jadis, le public protestait contre la grossièreté, et l'on n'osait pas lui en servir. Maintenant, il s'y est accoutumé, et il fait un succès à ceux qui l'accomplissent, ce qui encourage ces derniers à continuer.

— Croyez-vous que des initiatives analogues à celle de Nantes changeront quelque chose à ce goût déplorable ? — Pour refaire le goût du public, il faut beaucoup de patience. Il faut l'habituer à entendre des choses spirituelles ; ce n'est qu'après un long effort que le public les préférera aux pauvretés coutumières.

— Le public fait-il bon accueil à des œuvres comme celles des chansonniers des cabarets ? — Évidemment. Chaque fois que nous sommes allés dans des salles de café-concert, nous avons eu du succès, mais pas plus que le prime qui venait, avant nous, de débiter quelque grosse ordure. Cependant, un des faits qui prouvent que le public est capable de s'intéresser à des chansons bien écrites, c'est le succès que remportent jadis les vendredis classiques de l'Eden, dans lesquels on chantait des œuvres anciennes.

— Enfin, une des raisons de l'abaissement du niveau du café-concert, consiste en l'envasement de la profession par des gens qui sont intellectuellement ignorants, et par conséquent, incapables de chanter quelque chose de spirituel. —

POLAIRE

Nous abordons Polaire au moment où elle va changer de costume dans la *Maison de dunes* :

— Je ne suis plus au courant de ce qui se chante, depuis que j'ai quitté le concert pour la comédie. Personnellement, je ne puis que souscrire à tout effort tendant à supprimer la chanson sale et bête. Je crois que l'on peut faire des chansons spirituelles sans grossièreté et qui auraient certainement du succès. Il n'est pas vrai que le public demande des chansons malpropres. C'est cette invasion de la pornographie qui m'a dégoûtée du café-concert. C'est beaucoup pour cela que je me suis mise à jouer au théâtre.

MISTINGUETT

Mistinguett, dans sa loge du Casino de Paris, vient de s'attabler d'une perrière rousse et d'un gigantisme plumet pour entrer en scène où, à la grande joie du public, elle palmodiera d'une voix faussée, avec art, une sérénade larmoyante. À notre question, elle répond de très bonne grâce :

— Je ne trouve pas de grossièreté dans ce que l'on joue, ou ce que l'on chante actuellement à Paris. D'ailleurs, la censure est là. Croyez-vous, ajoute en souriant Mistinguett, que la censure manquera à ses attributions et oserait de chasser ce qu'il pourrait y avoir de grossier dans les chansons qu'on lui soumet ? L'initiative d'un concours de chansons « propres » a été prise à Nantes, dites-vous ? C'est alors que les Nantes sont peut-être envahis par une littérature pornographique qui ne se voit pas, à mon avis, dans la capitale.

— Dites-vous que, si grossières qu'il y a, les artistes seraient heureux de les voir supprimer de leur répertoire ? — Certainement. Croyez qu'il n'est pas agréable pour un chanteur, et à plus forte raison pour une chanteuse, de débiter des grossièretés.

— Et, comme on appelle Mistinguett, qui va rater son entrée, elle ajoute avant de disparaître :

— Et puis, on peut tellement faire des choses charmantes avec de l'esprit ! Une tempête d'éclats de rire s'élève : Mistinguett vient de la déchainer rien qu'en paraissant sur la scène.

DRANEM

En entrant chez le populaire Dranem, nous apercevons, parmi d'innombrables portraits où se répète le petit chapeau traditionnel, des photos de ses imitateurs, et ils sont toute une troupe, qui témoignent du succès fait par le public au comique :

Tout de suite Dranem s'exclame :

— Vous savez, moi, je ne chante plus beaucoup, de jolis revues, des sketches, même la chanson. J'en ai « marré » tout à fait. Je suis contre la chanson grossière, comme contre tout ce qui est grossier d'ailleurs. J'ai horreur aussi du geste obscène trop utilisé à l'heure actuelle dans le café-concert.

— J'ai encore une horreur particulière contre le numéro de la « gigolote ». Cela, ça me répugne. Je trouve que la censure devrait sévir contre cela. Mais je suis pour la groserie, comme tout le monde. La groserie, il y en a de tous temps.

El Dranem nous désigne sa bibliothèque :

— Tenez, voici des recueils de chansons de tous les temps. On ne se doute pas de ce qu'il y en a de groseries, même très anciennes. Par contre, on était beaucoup plus rigoureux jadis que maintenant contre le sous-entendu risqué.

— Voici des chansons refusées par la direction de l'Eden. Ce sont : le *Ménestier* de Thomas et moi, je suis quelque chose, mais... —

Dranem chante un couplet de l'une et l'autre chanson, puis il ajoute :

— Maintenant, ça passerait pour de l'eau de roses. — En somme, il y a dans « la crise du « café-concert » de la faute de tout le monde. — Et nous quittons Dranem sur cette réflexion philosophique... — C. D'ARON.

LA RÉVOLUTION ALLEMANDE DE NOUVELLES FUSILLADES SE SONT PRODUITES DANS LES RUES DE BERLIN

Le premier acte de la Constituante sera d'élire un gouvernement provisoire. M. Eisner aurait été battu aux élections.

Londres, 22 janvier. — Le correspondant du *Times* à La Haye écrit qu'on annonce de Berlin que de nouvelles fusillades ont repris la nuit dernière, les spartakistes ayant attaqué la gare d'Anhalt à coups de fusil et avec des grenades. Cette attaque a été repoussée par les troupes gouvernementales ; plus tard, la fusillade a pris de grandes proportions dans la Konigsplatz, l'Albrechtstrasse et la Kopenickerstrasse, mettant en danger la vie de très nombreuses personnes circulant dans ces rues.

M. Naumann candidat à la présidence de la République

Berne, 22 janvier. — La *Gazette de Francfort* croit pouvoir annoncer que le parti démocratique allemand, auquel les élections pour l'Assemblée nationale ont été favorables, présentera M. Naumann comme candidat à la présidence de la République allemande.

M. Naumann, on le sait, est l'auteur du fameux ouvrage : *Die Mittel-Europa*, un des livres typiques du pangermanisme.

Le programme de l'Assemblée nationale

Bale, 22 janvier. — On mande de Berlin : Le premier acte de l'Assemblée nationale sera d'élire un gouvernement provisoire. Dès que celui-ci sera entré en fonctions, l'Assemblée commencera la discussion du projet de Constitution, qui ne sera vraisemblablement pas présenté comme projet gouvernemental, mais comme projet de loi.

On prévoit que la discussion sera terminée pour fin février. La deuxième partie de la session sera consacrée à la question de la paix, dont la discussion commencera peu avant juin.

Les questions financières devront être traitées d'urgence.

M. Eisner sera battu en Bavière

Bale, 22 janvier. — On mande de Munich : D'après les journaux, M. Eisner n'aurait pas été élu aux élections à l'Assemblée nationale.

La journée du président Ador

Le président de la République et Mme Poincaré ont offert hier, à l'Élysée, un déjeuner en l'honneur du président de la Confédération suisse. M. Gustave Ador était accompagné de MM. Dunant, ministre de Suisse, de Stutz, conseiller de légation, et de Weck, premier secrétaire. Assistaient également au déjeuner : MM. Clemenceau, président du Conseil ; Nail, garde des Sceaux ; Pichon, ministre des Affaires étrangères ; Klotz, ministre des Finances ; Clavelle, ministre des Travaux publics ; Clément, ministre du Commerce ; Loucheur, ministre de la Reconstitution industrielle ; Mourier, sous-secrétaire d'Etat au Service de santé militaire ; Dutasta, ambassadeur de France.

L'après-midi, en sortant de l'Élysée, il s'est rendu chez le président Wilson avec lequel il s'est longuement entretenu.

Dans la Légion d'honneur

Sont inscrits au tableau spécial de la Légion d'honneur :

Pour la dignité de grand-croix :

M. Paul-Prosper Henrys, général de division, commandant l'armée française d'Orient.

Pour grand-officier :

MM. Charles-Etienne Lutaud, ancien gouverneur général de l'Algérie ; François-Léon Jouinot-Gambetta, général de brigade, commandant la cavalerie de l'armée française d'Orient.

Pour commandeur :

MM. Joseph-François-André-Henri Poyemir, général de brigade, commandant la subdivision et le groupe mobile de Meknes (Maroc) ;

Paul-Joseph-Jean-Hector Lobit, général de division, commandant du groupe de divisions à l'armée d'Orient ;

Charles-Antoine Charpy, général de brigade, chef d'état-major général des armées alliées d'Orient.

Tickets de pain et de sucre

Les tickets de pain pour les mois de février et mars seront délivrés à Paris, sur présentation de la carte d'alimentation, dans les sections habituelles de distribution, les dimanche 26 janvier, de 8 heures à 18 heures, et lundi 27, de 8 heures à 20 heures.

Les rations de pain seront ainsi fixées à partir du 1^{er} février 1919. Catégorie « E », 100 grammes ; Catégorie « A », 100 grammes ; Catégorie « T », 500 grammes. Tous les suppléments de pain restent supprimés.

Les coupons numéro 2 de février et de mars donneront droit, comme pour janvier, aux rations de sucre suivantes : Catégories « J. A. T. », 500 grammes ; catégories « E. V. », 750 grammes.

Au cercle de la Presse étrangère

Hier, à 4 heures de l'après-midi, à l'hôtel Dufayel, 80, avenue des Champs-Élysées, première réunion des membres du comité du Cercle français de la presse étrangère. En l'absence de M. Jean Dupuy, indisposé, M. Edmond de Naleche, directeur du *Journal des Débats*, présidait la séance. Le bureau du comité est ainsi composé : Président, M. Jean Dupuy, sénateur, ancien ministre, directeur du *Petit Parisien* ; vice-président, M. de Naleche, déjà nommé, et Legrand, ministre plénipotentiaire ; secrétaire général, M. Diby.

La fourragère

La fourragère aux couleurs de la Légion d'honneur vient d'être attribuée au 133^e régiment d'infanterie et 9^e régiment de marche de zouaves.

LA DÉMOBILISATION LES CLASSES 1898 A 1906 SERONT LIBÉRÉES AVANT LE 3 AVRIL PROCHAIN

Les militaires assimilés aux classes plus anciennes par le jeu des majorations feront partie des premiers départs.

Le président du Conseil, ministre de la Guerre, a porté à la connaissance du haut commandement les décisions suivantes concernant la démobilisation : Outre les majorations de classe attribuées aux pères de famille et aux militaires ayant eu des frères tués à l'ennemi, des majorations particulières, pouvant se cumuler avec les précédentes ou entre elles, seront attribuées aux militaires des catégories ci-après :

1^{re} CHEFS DE FAMILLES NOMBREUSES

Majoration de deux classes : frère aîné de six enfants orphelins de père et de mère ; Majoration de trois classes : frère aîné de sept enfants orphelins de père et de mère ; Majoration de quatre classes : frère aîné de huit enfants ou plus orphelins de père et de mère.

2^{es} FAMILLES D'AGRICULTEURS

Majoration de quatre classes : pour les catégories A et B ci-après : A. Militaire agriculteur, fils aîné de veuve cultivatrice ; B. Militaire aîné de trois frères cultivateurs ; C. Militaire aîné de trois frères artisans ; D. Militaire résident hors de la métropole, venu en France pour la guerre et retournant soit à l'étranger, soit dans les colonies (Majoration variable suivant la destination) ; Majoration d'une classe : Grand-Bretagne, Irlande, Belgique, Pays-Bas, Suisse, Italie, Espagne, Algérie, Tunisie ; Majoration de deux classes : reste de l'Europe ; Maroc, Asie-Mineure, Syrie, Palestine, Égypte, Mandat de Syrie, Liban, Libéria, Afrique occidentale (colonies côtières), Côte des Somalis ; Majoration de quatre classes : Amérique centrale et Amérique du Sud, Antilles, Afrique occidentale (colonies intérieures), Afrique équatoriale, Afrique australe, Madagascar, Extrême-Orient (escalade au-delà d'Aden), Océanie.

Les militaires qui, par le bénéfice de ces majorations, seront assimilés à la classe 1898, seront démobilisés en même temps que la classe 1898.

Ordre particulier de démobilisation concernant les 3^e, 4^e, 5^e et 6^e échelons

Par analogie avec les dispositions prises pour le premier échelon, la démobilisation des militaires de l'intérieur se fera pour le deuxième échelon en quatre phases :

1^{re} phase (du 5 au 6 février) : militaires de la classe 1894 ou assimilés à cette classe ; 2^e phase (du 7 au 8 février) : militaires de la classe 1895 ou assimilés à cette classe ; 3^e phase (du 9 au 10 février) : militaires de la classe 1896 ou assimilés à cette classe ; 4^e phase (du 11 au 12 février) : militaires de la classe 1897 ou assimilés à cette classe, pères de quatre enfants et veufs pères de trois enfants vivants assimilés à des classes plus anciennes, à l'exception de ceux n'ayant pas accompli le temps de service actif imposé par la loi.

Les dates ci-dessus sont celles du départ des garnisons.

I. COMPOSITION DES ECHELONS

3^e échelon (militaires assimilés aux classes 1897 et plus anciennes par le jeu des nouvelles catégories de majoration) : classes 1898 et 1899 ; 4^e échelon : classes 1900, 1901, 1902 ; 5^e échelon : classes 1903 et 1904 ; 6^e échelon : classes 1905 et 1906.

Avec chaque classe marchent les militaires assimilés à cette classe, en vertu des majorations déduites par les circulaires n^{os} 27.071-1/II et 15.041-1/II des 15 décembre 1918 et 21 janvier 1919.

II. DATE DES MOUVEMENTS

Les embarquements en chemin de fer à destination des dépôts démobilisateurs (la mise en route pour les hommes qui rejoindront leurs dépôts démobilisateurs par voie de terre) devront être effectués :

Pour les hommes des armées : 3^e échelon, du 15 au 23 février ; 4^e échelon, du 24 février au 7 mars ; 5^e échelon, du 11 au 19 mars ; 6^e échelon, du 23 au 31 mars.

Pour les hommes du territoire : 3^e échelon, du 24 au 26 février ; 4^e échelon, du 27 février au 7 mars ; 5^e échelon, du 20 au 22 mars ; 6^e échelon, du 1^{er} au 3 avril.

III. DISPOSITIONS PARTICULIÈRES

1^{re} PERMISSIONS L'attribution des permissions de détente aux militaires faisant partie de chacun de ces échelons cessera :

Pour les militaires appartenant aux armées, vingt jours avant la date fixée pour le départ des garnisons de cet échelon au départ des armées ;

Pour les militaires appartenant au territoire, dix jours avant la date fixée pour le commencement des mouvements de cet échelon au départ des garnisons.

Les militaires des échelons susvisés, appartenant à l'Afrique occidentale, aux troupes françaises du Levant, à une formation de l'Afrique du Nord, du Maroc, de l'Algérie, de la Tunisie, aux gendarmes des colonies, ou à une mission à l'étranger, et qui se trouveraient en permission en France, ne rejoindront plus de permission leur formation. À l'issue de leur permission, ils seront envoyés, par les soins des régions, sur les dépôts démobilisateurs auxquels ils doivent être rattachés. Ils seront placés en subsistance dans ces dépôts jusqu'au moment de la démobilisation de leur échelon.

Réciproquement, les militaires des échelons susvisés qui se trouveraient en permission dans leur résidence en Orient, en Afrique du Nord, Maroc ou aux colonies ne rejoindront pas leur formation à l'issue de leur permission, à moins que cette formation ne se trouve dans la zone où ils passent leur permission (Orient, Afrique du Nord, Maroc, colonies).

B. HOMMES APPARTENANT AUX FORMATIONS ÉLOIGNÉES DE LA MÉTROPOLIS

Les militaires appartenant aux formations susvisées devront être mis en route avant l'époque fixée pour la démobilisation de leur échelon, de manière à arriver dans la métropole avant que possible à la date à laquelle leur échelon doit être démobilisé.

C. LIMITE DES CLASSES POUR LES REPORTS

Dorénavant, Les militaires appartenant aux classes 1906 et plus anciennes, ou assimilés à ces classes, ne seront plus envoyés en renfort.

Les militaires appartenant aux classes 1907, 1908, 1909, 1910, ou assimilés à ces classes, ne seront envoyés en renfort que s'ils sont en excédent des besoins du territoire.

Les militaires appartenant aux classes 1911 et plus jeunes, ou assimilés à ces classes, serviront à constituer les renforts, sous réserve des exceptions, nécessitées par les besoins du territoire qui ont déjà été admises à l'égard des soldats qui ont déjà été admis à l'égard des soldats d'encadrement et de garde des prisonniers de guerre.

Un drame mondain

Madrid, 22 janvier. — On mande de Séville : M. Carlos Perez de Guzman, fils du marquis Perez et neveu du duc de Tercerales, a tué sa femme à coups de revolver, parce qu'elle refusait de lui remettre de l'argent pour continuer à jouer au cercle.

LES ÉVÉNEMENTS DE PORTO L'EX-ROI MANOEL SE TIENT A LA DISPOSITION DE LA NATION PORTUGAISE

Contrairement au bruit qui a couru, l'ancien souverain n'a pas quitté sa résidence de Fulwell Park pour se rendre au Portugal.

Londres, 22 janvier. — L'ex-roi Manoel, qui, contrairement à ce qu'on laissait entendre hier, à sa résidence de Fulwell Park n'avait quitté Londres que pour une courte absence, m'a accordé aujourd'hui une interview sur la restauration du régime monarchiste au Portugal.

— Je suis à la disposition de mon peuple, m'a-t-il déclaré, et si l'on veut à nouveau à sa tête, je suis prêt à répondre à son appel. Jusqu'à présent, je n'ai reçu de mon pays nulle information, quelle qu'elle soit, et je tiens à proclamer que la situation actuelle n'est due à aucune intervention de ma part.

— En ce qui me concerne, en effet, je répugne absolument à toute intrigue qui s'appuie sur la révolte. Je le répète : si le Portugal désire ma présence et la constitution d'un gouvernement pour rétablir l'ordre, je suis prêt à faire mon devoir. Le vicomte d'Asses, secrétaire et ami de l'ex-souverain, a, par ailleurs, nettement confirmé que Dom Manoel est disposé à remonter sur le trône si ses sujets lui adressent un appel dans ce sens.

— Ce qui a pu faire croire que mon maître s'y refusait, ajoute-t-il, c'est la lettre qu'il envoya — au moment où M. Sidonio Pais, le président de la République qui vient d'être assassiné, formait son gouvernement — à M. Ayris Ornelas, chef du parti royaliste portugais, pour lui dire que les monarchistes devaient apporter leur concours à l'administration de leur pays, afin que notre pays pût remplir ses devoirs d'allié envers la Grande-Bretagne, la France et les autres nations de l'Entente et éviter de compromettre par des mouvements révolutionnaires et irréfléchis la place du Portugal à la Conférence de la paix. — (*Petit Parisien*.)

La flotte marchande va-t-elle être libérée ?

Nous croyons savoir que, suivant l'exemple donné par l'Angleterre et les États-Unis, le commissariat des Transports maritimes et de la Marine marchande envisage, pour une date relativement rapprochée, la dérégulation générale de la flotte marchande française, sauf, naturellement, pour les navires affectés à des transports de troupes et de matériel de guerre.

En l'honneur de la Roumanie

Les journalistes français ont offert, hier soir, un banquet à leurs confrères de la Roumanie et de la presse roumaine. Ce fut une réunion cordiale et tout intime, où l'on eut la sensation très vive de se sentir en famille. M. Take Jonesco, le noble patriote qui détermina en grande partie l'intervention de son pays dans la guerre aux côtés de l'Entente, président l'assemblée. Il a prononcé un discours d'une belle harmonie et d'un sentiment remarquable, qui clôtura une série de toasts où brillèrent particulièrement M. Titulesco, bel orateur, et nos confrères MM. Georges Lecomte et Louis Latzarus.

Au Vaudeville

La générale de "Pasteur"

Les spectateurs qui assistaient, hier, à la répét

LE MONDE

LES PERLES DE DHOLPAR

Voici un portrait caractéristique du personnage de légende qu'est le maharajah Rana, souverain de Dholpar (Etat indépendant de l'Inde) et l'un des plus fidèles et des plus dévoués amis de l'Entente au cours de la guerre.

On le voit ici, porteur du fameux collier



LE MAHARAJAH DE DHOLPAR
ET SON COLLIER DE PERLES FAMEUX

Hont il a été tant parlé et qui, par le nombre de ses perles et la pureté de leur orient, passe pour un des plus beaux du monde.

LES COURS

— S. M. le roi d'Angleterre vient d'élever à la dignité de pairie : M. Prothero, ministre de l'Agriculture ; M. Weir, ministre des Munitions ; et M. S. Sinha, sous-secrétaire d'Etat aux Indes.

Sir Sinha, délégué à la Conférence de la paix, est le premier Hindou promu pair du royaume de la Grande-Bretagne.

INFORMATIONS

— L'Y. M. C. A. donnera, le 27 janvier, à 4 heures, en son quartier général de la place d'Edouard-VII, une réception en l'honneur de Mme Wilson.

— Le prince Prosper Colonna est l'hôte de S. A. R. le duc d'Aoste à Trieste.

CITATIONS

— Mlle Laurence Merino, dont nous avons annoncé la mort en service commandé, engagée volontaire comme automobiliste dans le service sanitaire, avait été l'objet de la citation suivante :

« Pour l'exemple admirable de courage et de dévouement qu'elle a donné en assurant de jour et de nuit, sans interruption, du 23 au 25 mars 1918, malgré une série de bombardements par avions, l'évacuation des hôpitaux d'une ville soumise au feu de l'ennemi. »

NAISSANCES

— La vicomtesse de La Chapelle, femme du lieutenant-colonel de La Rife Brigade, a mis au monde un fils.

FIANÇAILLES

— De Rome, on annonce les fiançailles de Mlle Ninon Ceresa avec don Ferdinando de Gallese, fils du duc et de la duchesse Luigi de Gallese. Le fiancé est le neveu de Gabriele d'Annunzio, du prince de Belmonte, de la comtesse Pozzo de Borgo et de la princesse del Nivaro.

Mlle Berthe de Beaugard, fille du regretté député des Deux-Sèvres, et nièce du comte et de la comtesse Charles de Beaugard, est fiancée au baron Durie.

MARIAGES

— S. E. le cardinal Amette a béni, hier, en l'église Saint-François-Xavier, le mariage de M. Paul Wallut, capitaine au 35^e d'artillerie, avec Mlle Henriette Debains.

Reconnu dans le cortège : colonel et Mme Debains, marquis et marquise de Kerparion, Mme de Rochebrune, comtesse de Maigret, comte et comtesse de Moncault, marquis de Réaux, etc., etc.

— En l'église Saint-François-de-Sales a été célébré le mariage de Mlle Simone de Morlane, fille de M. de Morlane, inspecteur des eaux et forêts à Compiègne, avec M. Georges Brière, lieutenant au 6^e dragons, décoré de la croix de guerre, fils du chef d'escadron breveté.

DEUILS

— Un service à la mémoire du comte d'Antioche a été célébré, hier, en l'église Saint-François-de-Sales.

Le deuil était représenté par Mlle Simone d'Antioche, sa fille ; la comtesse de Bellissen et Mlle Marguerite d'Antioche, ses sœurs ; la vicomtesse et Mlle de Bellissen, ses nièces ; le comte de Bellissen, son beau-frère ; la comtesse de Villeneuve-Guibert et Mlle de Talleyrand-Périgord, ses cousines, germaines ; la comtesse de Bryas, née Gramont ; la comtesse de Brégode, la comtesse Alfred de Gramont, la princesse de Dogné-Susa, ses cousines, etc.

On annonce la mort de M. Claudius Goin, ancien inspecteur des eaux et forêts, receveur des finances en retraite, décédé à Allevard (Isère), à l'âge de soixante-sept ans.

— Les membres du Sporting Club feront célébrer, le lundi 27 janvier, à 10 h. 1/2, une messe pour le repos des membres du Cercle morts pour la France.

— Un service anniversaire de la mort de Paul Déroulède sera célébré, en la cathédrale de Strasbourg, le 30 janvier, à 10 heures. La veille au soir, une cérémonie aura lieu, au grand théâtre municipal, pour honorer la mémoire du grand patriote.

Nous apprenons la mort :

De Mlle Marie Privat-Deschanel, sœur de M. Paul Privat-Deschanel et de M. Georges Privat-Deschanel, directeur général au ministère des Finances ;

De Mlle d'Arenas de Lima, née Sophia de Almeida, femme du conseiller de la légation portugaise à Paris ;

De Mlle Marie-Thérèse Moullé, décédée à Arcachon, à vingt ans, victime du devoir social. Mlle Moullé s'était consacrée à apporter aux malheureux et aux réfugiés d'Amiens tous ses soins. Elle était la fille du préfet d'Amiens pendant la guerre, conseiller maître à la Cour des Comptes ;

De la comtesse de Fontanges de Couzan, née Audibert, veuve du général, décédée à quatre-vingt-six ans, au château de Noyers (Eure).

— Prière d'adresser les avis de Naissances, Mariages, Décès, etc., à l'Office des Publications, 24, boulevard Piquetier. Téléphone Central 5-11. Bureaux : 9 à 6 heures ; dimanches et fêtes, 11 à 12 heures, 5 à 6 heures. Prix spéciaux consentis à nos abonnés.

Si vous tenez à avoir toujours une peau fine et veloutée, N'ACCEPTEZ QUE LA REINE DES CRÈMES.

Le Petit Salon d'Hiver, 64 bis, rue de La-Boétie, expose les œuvres de jeunes artistes : Peintures de FORNEROD, BELOT, DOMERGUE, NIVOLLES, BURNISSE, ZINT, etc., cires peintes de GUINARD-RIVIERE, sculptures de CLAUDE EDWIN-BOUCHER, etc. L'entrée de ce Salon est rehaussée par une exposition de Tapis Persans et de Meubles anciens absolument remarquables. Aujourd'hui jeudi, 23 janvier, à 16 heures, Causerie de HAN RYNER.

B L O C - N O T E S

THÉÂTRES

N'EST-ELLE pas touchante et étonnante, cette fondation, dans la plupart des villages suisses et hollandais, d'un *Club des Heureux* ? Il ne s'agit pas d'une apothéose de profiteurs, d'une assemblée de privilégiés, osant revendiquer cette dangereuse prérogative qui provoque la colère des dieux et attire leur foudre. L'idée est infiniment plus respectable et plus émouvante. Cette institution se propose de répandre parmi les enfants un flot « d'idées bienfaisantes ». Elle a pour but de « semer cette graine de bonheur qu'il faut confier aux enfants avant que beaucoup de nos erreurs se soient chargées d'obscurcir leur confiance et leur besoin de vérité ». En un mot, par toutes les séductions et les consolations de l'art, de l'amitié, de la gaieté, de l'idéal et du rêve, il s'agit d'organiser « un enseignement optimiste de la vie meilleure et heureuse » !

Quelle réaction violente et instinctive contre la vague de souffrance qui vient de submerger le monde révéler les termes de ce naïf manifeste ! Comme la pauvre humanité mutilée a soif de bonheur ! Comme elle l'organise, hâtivement, peureusement, dès que l'orage s'est apaisé ! Le Club des Heureux ! Le club de ceux qui n'auront pas connu la guerre ! Le club de ceux qui croiront à la douceur de vivre et en qui nous devons cultiver cette foi !

Et c'est de deux pays neutres que nous vient cette initiative. Mesurez par là ce qu'il y a de douloureux dans le seul spectacle de la grande terreur universelle ! Les témoins du duel proclament leur horreur et leur besoin d'oublier : quand donc les combattants, qui ont épuisé la coupe de la douleur, fonderont-ils à leur tour un Club des Heureux pour leurs enfants, dont ils ont si chèrement acheté le bonheur ?

EMILE.

Contemporains de Pasteur

Il n'est pas très nombreux, ceux des confrères de Pasteur à l'Académie française et à l'Académie des sciences qui pourront juger de la ressemblance du personnage de la pièce de Sacha Guitry avec celui qu'ils connurent intimement et qu'ils rencontrèrent aux séances de l'Institut.

Les contemporains de Pasteur sous la Coupole sont : à l'Académie française, MM. le comte d'Haussonville, de Freycinet, qui était son confrère aussi dans l'autre Compagnie ; Pierre Loti, Ernest Lavisse et Paul Bourget ; à l'Académie des sciences : MM. Jordan, Appell, Emile Picard, Bousnès, Granddier, Lippmann, Armand Guibaud, Guignard, Schilling père, Edmond Perrier, Guyon, d'Arsonval et Adolphe Carnot.

Des trois autres Académies, siègent aussi avec Pasteur, mais seulement aux grandes solennités réunissant les cinq classes de l'Institut : MM. Heuzey, Foucart, Senart, Schlumberger, Hérion de Villefosse, Alfred Croiset, Mgr Duchesne, MM. Clermont-Ganneau, le comte de Lasteyrie, Homolle, Havet, Cagnat et Dieulafoy, des Inscriptions ; MM. Bonnat, Jean-Paul Laurens, Merson, Marquet, Pascal, Nélol, Saint-Saëns, Paladilhe, Théodore Dubois, Lafenestre, des Beaux-Arts ; enfin, le comte de Franqueville, Lyon-Caen, Roquain, Xavier Charmes et Paul Cambon, notre ambassadeur à Londres, des Sciences morales et politiques.

Le ministre et le tennis

M. Balfour, ministre des Affaires étrangères d'Angleterre, membre de la Conférence de la paix, ira, dimanche prochain, à vous le donne en mille.

— Présider, prononcer un discours ? — Non : jouer, au Tennis-Club de Paris, en double, avec le champion français André Gobert comme partenaire.

Vive M. Balfour, joueur de tennis ! Un bon exercice physique procure une bonne métaphysique : « Il y a des temps de naïveté », disait Pascal. Et le profond penseur ajoutait ailleurs : « On ne s'imagine, d'ordinaire, Platon et Aristote qu'avec de grandes robes et comme des personnages toujours graves et sérieux... C'étaient d'honnêtes gens, qui riaient comme les autres avec leurs amis. Et quand ils ont fait leurs lois et leurs traités politiques, ça était en se jouant et pour se divertir. C'était la partie la moins philosophique, la moins sérieuse de leur vie. La plus philosophique était de vivre simplement et tranquillement... »

L'éternel cabot

Le cruel Néron se grimaît, changeait sans cesse de costume, jouait la comédie. Ainsi faisait, ainsi fait encore, l'ex-kaïser, au témoignage d'un Hollandais qui a pu l'approcher :

« Lui malade ? a-t-il confié à un journaliste. Allons donc ! Il mange et dort merveilleusement... Depuis qu'il est chez nous, il n'a qu'une préoccupation : se grimer. Chaque jour, il pratique ce sport bizarre. Il se grime et se camoufle à souhait. Fait-il cela pour son plaisir ? A-t-il un but ? Je l'ignore. »

CARNET D'UN DEMOBILISÉ

A la devanture d'un libraire, un petit livre sollicite mes regards. Il a pour titre : *C'est l'Amour*. Je fais quelques pas, et je vois qu'à la Comédie-Française on joue *Amoureuse*. Un peu plus loin, un music-hall a affiché : la *Revue d'Amour*. L'entre au cinéma, le programme annonce un film prometteur : *Folie d'Amour*.

Si le théâtre, les lettres traduisent, comme l'on dit, les mœurs et préoccupations de l'époque, il faut croire que l'Amour est à l'ordre du jour et que la vie sentimentale reprend. Avait-elle cessé pendant la guerre ? Cela dépend. A la vérité, il y a eu trois « étapes » bien distinctes. La première est celle de la désignation tendre, du sacrifice, du devoir. Au lendemain de la mobilisation, la femme ne songe plus qu'à un seul homme : l'homme qui part. Même celui qui l'on croyait bien ne plus aimer d'amour devient celui qu'on aime encore, en qui l'on s'efforce de découvrir toutes les vertus, toutes les noblesses, puisqu'il n'est plus là et va combattre ! A ce moment, on ne songe plus à « faire » sa vie ; encore moins à la refaire. Il ne peut plus être question de divorce ou même de séparation, au lendemain de la grande séparation forcée.

Et puis, peu à peu, la guerre se prolongeant, ce souci d'un homme, d'un seul, parut tout de même un peu égoïste. Une Française ne se devait-elle pas à plusieurs Français, à tous les Français ? Une pour tous, ce fut la devise ! Et commença le règne charmant des marraines — que mon cœur (bis) a de veine ! Chaque femme, devenue, si l'on peut dire, collectiviste, promena, gâta, choya un ou plusieurs fileux, correspondit avec le front, accueillit des permissionnaires. Durant cette période, la vie sentimentale fut, on doit l'avouer, un peu légère, un peu... incertaine et éparpillée.

Mais voici la troisième « étape » : celle de la paix. Aujourd'hui, l'on sait mieux ce que l'on veut, et qu'il faut aimer, pour longtemps, peut-être pour toujours. La passion, la vraie, reprend ses droits. D'ailleurs, voyez : que de mariages annoncés ici et là... de divorces aussi, mais sains, courageux, si l'on peut dire, et qui tendent à recréer ailleurs du bonheur. L'Amour dort le pays a besoin, après la haine. Car une nation ne se maintient vivante, forte, que lorsqu'on y aime ! Et la meilleure des preuves que la paix nous trouve à présent

prêts à revivre, c'est que, tout autour de nous, nous invitons et nous réapprenons à aimer... — EDMOND SÉE.

Sous la Coupole

Séance plénière des cinq Académies de l'Institut de France, hier, sous la présidence de M. Paul Girard.

On a entendu les rapports annuels sur Chantilly et le musée Condé, qui, la guerre terminée, vont être ouverts au public.

Les Allemands, on le sait, avaient fait en 1914 une visite inquiétante au château ; grâce à la présence d'esprit, à la fermeté et à la finesse de M. Elie Berger, conservateur du musée Condé, merveilleusement secondé par M. Macon, conservateur adjoint, aucun dommage ne survint, et les amateurs retrouveront intactes les admirables collections du duc d'Anjou.

L'Institut a élu, à l'unanimité, conservateur de sa bibliothèque M. Henri Dehérain, et bibliothécaire à la majorité des suffrages M. Flipo.

L'attribution du prix Osiris de cent mille francs a été ajournée au prochain trimestre. Enfin, on a décidé la fermeture de l'hôpital de l'hôtel Thiers, dont le directeur, M. Frédéric Masson, a reçu les remerciements et les félicitations de ses confrères.

Partira... Partira pas !

Sur le toit des Galeries Lafayette deux agents font les cent pas. Leur consigne : empêcher Védérine de partir, de recommencer la série de ses exploits. Les ordres de la préfecture sont formels : l'avion doit être détourné.

Védérine passera-t-elle outre ? Partira-t-elle ? Au surplus, si la fantaisie lui prend de s'envoler, on ne voit guère comment les deux agents s'y prendront pour l'en empêcher. Courront-ils après l'avion, pour passer à tabac l'aviateur récalcitrant ?

Une révolutionnaire

Rosa Luxembourg fut certainement la figure la plus originale et la plus frappante de la révolution allemande. Aucune ressemblance ne la rapprochait de ses compatriotes ; d'origine israélite, peut-être polonaise, elle n'avait rien, il est vrai, de teuton. De stature minuscule, elle était, de plus, infirme, et se déhanchait en marchant. Ce petit être malingre n'en manifestait pas moins un feu, une vigueur et une implacabilité redoutables. D'extrême « bourgeois », elle haïssait la bourgeoisie plus encore que Trotsky et Lenin. Bien qu'appartenant à la classe intellectuelle, elle méprisait celle-ci.

CONCOURS DES LIVRES CÉLÈBRES



DESSIN N° 22. — A QUEL LIVRE SE RAPPORTE CE DESSIN ?
Répondre sur le bon revêtu du même numéro d'ordre que ce dessin et publié en tête de la première page.

LA DESTRUCTION DES CHEMINS DE FER ET LE RAVITALEMENT

(Suite de l'article commencé en page 1)

Dans le paysage, des moulins à vent tournent, comme pour nous prouver qu'ils ne sont pas qu'une note décorative, et de vivantes prairies, des champs cultivés font oublier les étendues mortes couvertes de fils de fer barbelés où les traces de la guerre sont partout visibles. Voici, au passage : Wormhout, qui ressemble à une ville anglaise, et Bergues, où nous tombons dans l'animation pittoresque du marché.

Près de Dunkerque, nous voyons sur le canal une péniche remorquée par un soldat anglais marchant à reculons sur le chemin de halage, et un chaland qui avance en présentant une forte voile à la brise déjà marine.

Deux organismes principaux fonctionnent à Dunkerque pour assurer le ravitaillement de la région : le transit maritime, qui reçoit les marchandises amenées par les vapeurs, les débarque et les emmagasine ; la gare régulatrice, qui en assure l'expédition sur les centres — Lille, Valenciennes — d'après les demandes qui lui sont adressées par le « Comité général du Ravitaillement des Régions libérées », dont le siège est à Lille, et dont l'action se combine avec celle de la C. R. B. (The Commission for relief in Belgium.)

Dans le port, nous visitons, sous la conduite d'un officier des divers quais, qui s'appellent des Freycinet et sont numérotés de un à onze. Les bateaux qui attendent leur déchargement viennent d'Angleterre ou d'Amérique. Ici, 2300 tonnes de pommes de terre sont à quai. Là, s'étendent des stocks de lait condensé et de conserves. Un coup d'œil suffit pour constater que les denrées sont abondantes, mais que les moyens d'acheminement et de répartition sont difficiles.

Les Anglais et les Américains semblent favorisés par leur situation dans le

port, et celui-ci reste, d'autre part, encombré par du matériel de guerre, les saumons de métal, les barres d'acier qui servaient, hier encore, à la fabrication des obus. Ici et là, le matériel est bloqué par des canons de la D. C. A. qui occupent encore un certain nombre de plaques tournantes.

On sait quels dommages Dunkerque a subis par les tirs à longue portée et les raids d'avions. Beaucoup de bâtiments du port se sont effondrés et presque toutes les toitures sont enlevées. A défaut d'un mode de protection moins précieuse, les marchandises devraient être bâchées, mais les bâches ne sont pas en quantité suffisante. En face de besoins si pressants, il y a, au surplus, une crise de main-d'œuvre qui complique cette crise de matériel. Le port ne possède que cinq ou six cents ouvriers, alors qu'il en fallait travailler six mille en temps ordinaire. Il ne dispose, enfin, que d'une soixantaine de chevaux au lieu de quatre cents. Grâce aux bonnes volontés qui se dépensent sans compter, on tire le meilleur parti de ce que l'on a, mais les pertes sont cependant nombreuses.

Une de celles dont on parle beaucoup en ville nous avait été signalée par une personnalité autorisée :

— Allez près de la Chambre de commerce, nous avait-on conseillé, vous verrez un amoncellement de jambons, de saumons et de lard d'Amérique qui s'échappent de caisses éventrées. Les vols sont fréquents, mais on ne fait pas disparaître en les chipant trente mille tonnes de marchandises périssables. Si je vous donne ce chiffre, c'est que je suis bien placé pour le connaître.

Nous avons été à même de vérifier le fait. Il y a, en effet, un assez grand nombre de caisses en souffrance sur les quais Freycinet 1 et 2, mais leur cube se réduit, d'après les chiffres officiels qui

nous ont été montrés, à 3.449 tonnes 161 kilos. Ces saumons sont venues par Londres d'Amérique, et elles ont séjourné longtemps sur les quais d'Angleterre. Par suite de leurs transbordements successifs et des averse diluviennes qu'elles ont supportées, le bois a pourri et les caisses ont été défoncées. Ajoutons qu'on récupère chaque jour une notable quantité de ces comestibles. Des prisonniers de guerre, des charcutiers allemands, prennent les pièces de lard, coupent en tranches minces les surfaces avant subi un contact avec le sol, les salent à nouveau et les emportent dans de nouvelles caisses.

Nous avons examiné dans tous ses détails l'activité d'un port qui doit se contenter de moyens de fortune et nous avons visité, notamment, le *Kronborg*, battant pavillon danois, chargé de farines venant d'Amérique. Les flanes du navire semblent poudrés de neige, et le pont est couvert d'une boue hivernale. Le déchargement s'effectue, d'un côté, directement sur wagons et sur camions, de l'autre, sur des péniches servant de magasins flottants. Ces péniches ne pouvant aller à Lille, il faudra donc un nouveau transfert sur wagons.

Le *Royston Grange*, venant de Buenos-Aires, est un navire frigorifique. Sa cargaison se compose au principal de 35.000 pièces de bœuf et de 5.000 moutons d'Argentine. Le déchargement se fait sur les wagons disponibles et l'excédent est entreposé dans le frigorifique du port. Le système des surestaries oblige ici à un déchargement rapide des navires et, le rendement des prisonniers de guerre étant médiocre, on s'adresse à des entreprises civiles pour éviter le paiement d'indemnités allant de 10 à 15.000 francs par jour.

Comme le bled, la viande est pesée au fur et à mesure du déchargement, mais l'on manque aussi de peseurs. Les quantités qu'on entrepose prennent place dans des chambres de 300 tonnes où le thermomètre marque 7° au-dessous de zéro. Là encore on se plaint de l'insuffisance du personnel et des wagons, des difficultés du camionnage et de la pénurie des moyens de transport. Il n'y a qu'un seul chef pour tout ce service, et cinq autos pour faire le transit.

Voici maintenant de quelle façon se pose le problème du ravitaillement : la population des villes du Nord s'accroît rapidement ; Lille a dépassé 200.000 habitants. Cambrai, qui, le jour de l'armistice, en comptait 90.000, en reçoit actuellement environ 150.000 par jour, et l'arrondissement est passé de 25.000 à 105.000 habitants. Pour les besoins de la population, Dunkerque expédie journellement environ 600 tonnes de denrées. La seule ville de Lille a reçu, dans la première quinzaine de janvier, 700 tonnes de sucre, 290 de saindoux, 150 de savon, 125 de riz, 125 de lait condensé, 50 de pois et de haricots, et 50 de cacao, sans compter la viande suffisante pour fournir au moins 100 grammes en moyenne à chaque habitant ; les pommes de terre, dont la vente est libre, et la farine, prévue pour 500 grammes de pain par habitant.

L'organisme central, l'ancien C. A. N. F. (Comité d'alimentation du Nord de la France), devenu le « Comité général de ravitaillement des régions libérées », rayonne avec l'aide d'organismes secondaires, soit 21 centres régionaux ayant chacun un délégué : 6 pour Lille, 3 pour Douai, 5 pour Valenciennes, etc., et les magasins de distribution, ayant chacun un régisseur, installés dans chaque commune.

Nous verrons, par la suite, comment Lille reçoit ces marchandises, comment fonctionnent ces magasins, et sur quelles routes circulent les camions jusqu'à Maubeuge.

Roger VALBÉLIER.

et avec violence. La populace, les bas-fonds du prolétariat exerçaient sur cet esprit une véritable fascination ; en retour, elle les soulevait par ses explosions de haine contre les classes dirigeantes. Celle qu'on avait surnommée : « La rouge Rosa » était l'enfant terrible de tous les congrès socialistes. Elle semblait se délecter au milieu des scènes les plus violentes, et nul ne pouvait mettre fin au flot de sa parole éloquentes qu'elle débitait d'une voix sautillante. Elle avait toujours rêvé d'une révolution sociale de la forme la plus sangninaire, et si le pouvoir était tombé entre ses mains, le règne de terreur du bolchevisme russe eût été bien dépassé.

Wilson en Espagne ?

Le journal *El Sol* rappelle que le comte Romanones a invité, au nom de son roi, M. Wilson à visiter l'Espagne. Le président aurait accepté en principe. Il aurait même formulé le désir de saluer Alphonse XIII dans le port historique de Palos d'où partirent les caravelles de Christophe Colomb pour la découverte de l'Amérique.

La rive gauche du Rhin

Les administrateurs civils que le gouvernement vient de donner à l'Alsace et à la Lorraine ont eu, au temps de l'occupation impériale, d'humbles prédécesseurs : à côté de Jean Bon Saint-André, préfet de Mayence, il faut rappeler le nom de Benigot, administrateur du grand-duché de Berg.

Il résida de 1808 à 1813 à Dusseldorf, la capitale, et sut y mériter les éloges de l'empereur. Et voici comme il juge, dans ses *Mémoires*, les Prussiens :

« La gloire d'un long règne, le retentissement du nom de Frédéric, avaient donné aux Prussiens une idée exagérée d'eux-mêmes. Ils se considéraient comme les administrateurs de leurs provinces, c'est-à-dire au moment où la Prusse avait été réduite en lambeaux. Je m'aperçus que tout n'était pas fini avec des hommes qui ne s'avaient pas vaincus et qui rêvaient la vengeance lorsque l'ennemi les tenait sous ses pieds, prêt à leur porter le dernier coup. »

« Le tableau est toujours vrai, et il faut encore rappeler les traits qu'y ajoute Beugnot. »

« C'était alors une position en Europe que d'être Français, et c'en était une grande que de représenter l'empereur. A cela près que je n'en aurais pas abusé, j'étais en Allemagne ce qu'avait été autrefois les proconsuls de Rome : même respect, même obéissance de la part du peuple, même obséquiosité de la part des nobles, même désir de plaire et de capter son faveur. Beugnot se méfiait... Imitons-le. »

La propriétaire modèle

Mlle Louz Bringas, qui jouit d'une fortune princière, peut, à bon droit, passer, tout au moins aux yeux de ses locataires, pour une propriétaire modèle. Depuis quarante années, en effet, cette vénérable demoiselle, aujourd'hui fort âgée, devant par héritage propriétaire d'innombrables maisons, aucun de ses loyers n'a été augmenté. Mais que les Parisiens n'espèrent pas connaître jamais pareille sécurité, n'ayant loger dans les immeubles de la bonne dame, à moins qu'ils ne s'expriment. Les propriétés de l'aimable millionnaire se trouvent toutes à Mexico, sauf une, son hôtel à Paris, rue Guillaumin, et dans lequel, dit-on, sont des tapisseries des Gobelins qui comptent parmi les plus belles du monde.

LE PONT DES ARTS

La Seine prépare une réédition du *Bestiaire* ou *Catégorie d'Orphée*, de notre regretté collaborateur Guillaume Apollinaire.

Les rosaces de Notre-Dame vont être remises en place. Elles sont intactes, malgré les dégâts des gothas et des berlines.

La Ghilde « Les Forgerons » donnera samedi, à 8 h. 30, à l'hôtel des Sociétés savantes, une conférence de M. Henry-Max sur Alfred de Vigny (un sage parmi nos fous), avec le concours de M. de Max, de la Comédie-Française.

C'est l'excellent peintre-graveur Daragnès qui a été chargé d'exécuter le décor de *Mengès-rout-ils* ? que la Comédie-Française présentera pour l'anniversaire de Victor Hugo.

Une nouvelle revue, *L'avenir artistique*, va paraître.

La Société d'art *Tant* donnera, le 26 janvier, à 2 h. 1/2, au pavillon de la suite, avenue Victor-Hugo, sa première manifestation artistique.

LE VILLEUR.

AU GYMNASE. — « Le Secret », pièce en trois actes, de M. Henry Bernstein.

Lorsque l'on nous interrogeait, au début de la guerre, sur l'avenir du théâtre contemporain, nous étions bien sceptiques, mais nous ne soupçonnions pas que, dès le lendemain du



Mlle VERA SERGINE Mlle MADELINE LÉLY
(Phot. Waléry) (Phot. H. Manou)

conflit, nous serions réduits à regarder en arrière pour ne pas désespérer. La reprise du *Secret*, de M. Henry Bernstein, est de celles qui peuvent nous rendre la confiance ; d'autant que l'auteur n'a donné depuis aucun signe de diminution, et qu'il n'est point de tempérament à s'endormir sur ses lauriers, ni sur les épaules qu'il nous tend toujours généreusement des mains ennemies — on amies.

Après avoir revu la pièce, hier, et en avoir regu la même forte impression qu'il y a tantôt six ans, j'étais fort curieux de relire l'article que j'eus l'occasion d'écrire à son propos le 21 mars 1913, et que j'avais oublié, on peut le croire, beaucoup plus que le *Secret*. Je n'en changerais pas une ligne. Je ne le dis pas par vanité de critique (la pire des vanités d'auteur) ; mais quel signe en faveur d'une pièce de théâtre qu'après six ans... et la guerre elle présente à ses juges le même visage, dans le même jour, et leur suggère nécessairement le même verdict !

On se disait : « Pourvu qu'elle tienne !... » Le *Secret* a tenu. Il ne nous reste qu'à lui souhaiter le succès matériel le plus fructueux, pour donner une bonne leçon à MM. les entrepreneurs de spectacles, et leur démontrer par le fait que, même au théâtre, on peut gagner de l'argent qui n'est pas d'odeur.

Le *Secret* n'est pas seulement l'œuvre maîtresse de M. Henry Bernstein ; c'est une téméraire expérience — qui a réussi — et une preuve. M. Bernstein a prouvé que l'on peut mettre en scène de la psychologie, non pas sommaire et de convention, mais la plus subtile. Le tout est de la « mettre en scène ».

M. Bernstein analyse aussi exactement qu'un psychologue de profession et avec autant de méthode. Seulement, il nous associe à sa recherche au lieu de nous exposer les résultats, et nous avons l'illusion de la poursuite en même temps que lui. Il fait vivre et agir son personnage devant nous, et il en règle tous les gestes de telle sorte que chacun nous transmise un peu de ce mystérieux caractère, que nous ne cessons pas de connaître à chaque minute un peu plus, et que nous ne connaissons tout entier qu'au dernier baisser de rideau.

On sait que ce caractère est celui de la méchante femme, jalouse, amoureuse puisqu'elle est jalouse (c'est dans l'enfer de cette âme laide, la seule clarté), menteuse, enfin, d'un mot : la méchante femme, que tout bonhomme offense et qui lentement l'empoisonne, qui au besoin viderait du bonhomme autour d'elle, pour le détruire. Caractère odieux, caractère impossible au théâtre, disent les experts en haussant les épaules. Mais M. Henry Bernstein ne s'est pas embarrassé de ces critiques préventives, et il a prouvé le mouvement en marchant.

LA MODE MAIN TENUE ÉLÉGANTE

LES CHAPEAUX NOUVEAUX

Les chapeaux, qui n'avaient guère changé depuis plusieurs saisons, sont cette année beaucoup plus variés. Ils s'allongent devant la visière, mettant sur les yeux une pénombre seyant, et se raccourcissent derrière en un mouvement coupé ou relevé sur la nuque. Les fonds de ces chapeaux sont un peu hauts sans être pourtant trop rigides ; ils sont visiblement inspirés du chapeau Panama ou du cabriolet, sans bride et sans exagération de mouvement tombant sur les oreilles. Naturellement, avec ces formes de chapeaux, les paradis retrouvent quelque chose : posés à plat sur la passe, la dépassant un peu devant, deux flancs de paradis se rejoignent le style de ces coiffures ; mais les paradis sont hors de prix, et, sans être couvert de cette précieuse matière, un chapeau de ce genre coûte six cents francs. Il faut, du reste, dire que le moindre petit chapeau chiffonné en satin ou en panne coûte deux cents à trois cents francs dans une bonne maison. La grosse vaut aussi un prix exorbitant ; posée à plat sur les chapeaux comme on la met en ce moment, elle est à peine visible et donne simplement un contour peu adouci à la calotte ou aux bords. Le chapeau alsacien est une garniture presque classique qu'on délaisse périodiquement pour la reprendre comme une nouveauté quelque temps après. Le chapeau ainsi garni est naturellement le chapeau d'actualité. Une grande forme de panne noire simplement garnie d'un grand nœud de velours noir, qu'on a dénommée le chapeau de la Victoire, est en ce moment fort en faveur. La plume d'autruche retrouve sa vogue, mais elle est à peu près méconnaissable. On ne voit plus de longues amazones aux brins duvetés couvrant tout le chapeau : la plume est glycérinée, brisée, grillée et très variée ; ainsi travaillée, elle s'emploie un peu comme on le ferait de la crosse. Les couteaux d'autruche défrisés, noirs, gris ou naturels, sont posés à plat sur quelques chapeaux nouveaux ; on emploie également la plume en frange, et elle borde aussi bien les chapeaux que les robes ou les grands voiles flottants que quelques femmes jettent sur leurs toques ou leurs capelines.

Les premiers chapeaux de paille font leur apparition ; mais il faut avouer qu'avec les manteaux d'hiver ils ne sont pas toujours jolis.

JEANNE FARMANT.



Chapeau de satin noir à fond souple, brins de crosse posés à plat sur la passe. — LEWIS.

Grand chapeau relevé derrière en panne noire garni d'un nœud alsacien. — GEORGETTE.

Capeline souple en ruban tête de nègre garnie de plume glycérinée. — JEANNE DUC.

Grand chapeau de tulle noir couronné de plume brisée posée à plat. — JEANNE LANVIN.

Grosse toque d'hermine assortie au petit mantelet et au manchon. — CAMILLE ROGER.

LES ROBES MÉTALLIQUES

Les robes de tissu métallique sont vraiment la grande trouvaille de nos couturiers, cette saison, pour les robes du soir. L'aspect somptueux de ces tissus exige une très grande simplicité de ligne et peu de garniture ; la moindre complication donnerait à ces robes un aspect de luxe criard qu'il faut éviter à tout prix. Ces robes doivent être faites avec tact, et je vous signale celle-ci, d'un goût parfait.

Elle est en tissu d'argent. Le corsage, absolument plat et droit, s'ouvre en ce décolleté « en bateau » si seyant, qui dégage la ligne du cou et de l'épaule ; le petit manchon se termine par une frange de soie noire ; une touche de couleur est donnée par une fleur brodée bien et noir, posée au bas du corsage. Une très longue frange noire retombe sur le haut de la jupe et, par ses mouvements souples, donne beaucoup de grâce à cette robe signée Andrée, dont j'ai déjà eu plusieurs fois l'occasion, cette saison, de vous signaler les jolis modèles. — J. F.



Robe en tissu d'argent garnie de frange.

BLOC NOTES

— Je vous rappelle que la maison Andrée est 7, rue Montaigne (Champs-Élysées).

— Comme au début de toutes les saisons, avant que les nouveaux modèles ne sortent, les bruits les plus extravagants ont libre cours. D'après l'un d'eux, notre amour du changement est tel que nous aimerions mieux revenir aux tailles de guêpe allongées en pointe, plutôt que de ne rien changer à notre ligne. Les doutes sont permis.

— Les petits fichus en pointe, d'aspect si jeune, reviennent à la mode ; ils ne seront pas forcément en lingerie ; au contraire, toutes les fantaisies seront admises pour le tissu aussi bien que pour la couleur.

NE NÉGLIGEZ PAS VOTRE SANTÉ

Nombreuses sont les femmes qui, par coquetterie, se refusent à porter une ceinture, et ne s'y décident que trop tard, lorsque aucune ceinture ne pourra leur apporter le soulagement qu'elles espèrent en vain. C'est à celles qui seraient tentées de suivre un exemple aussi néfaste que je veux parler de la Ceinture-Malliot du Dr. Claran. Loin d'épaissir le corps, elle le rend plus souple, car n'ayant ni baleines, ni palles, ni boucles, et étant faite strictement sur mesure en un tissu spécial élastique et à jours indéformable, elle donne aux organes le soutien dont ils ont besoin, tout en étant d'une extrême légèreté et sans aucune épaisseur.

Elle est très recommandée pour le corps médical dans les cas de maladies d'estomac, des reins ou de l'intestin, pour le relâchement de la paroi abdominale, le déplacement ou la déviation d'organes, etc.

La plaquette illustrée sur la Ceinture-Malliot et les Corsets-Malliot du Dr. Claran est envoyée gratuitement sur demande adressée à M. G.-A. Claran, spécialiste, 23, faubourg Saint-Martin (Paris-10), à l'angle de la rue Lafayette (Métro Louis-Blanc). Renseignements et conseils tous les jours, de 9 h. à 7 h., par dames spécialistes, et par correspondance. Téléphone : Nord 63-71.

PETITS CONSEILS

Mme Madeleine de R., répondra à toutes les questions féminines qui lui seront posées. Timbre pour lettre personnelle.

Lulu. — Soyez économe, en employant dans vos crèmes, gélées, etc. « La Frigorine » ; supprimez les œufs dans les entremets. Envoyez 167, boulevard Saint-Germain, Paris, pour détermination gratuite et recettes.

Brin de rêve. — Le meilleur moyen de malgriser sans drogues, c'est de peu manger. Il y a aussi les bains de vapeur, mais vous ne ferez jamais votre buste qu'aux dépens de sa fermeté et de sa beauté.

A. A. — Il y a, paraît-il, des instruments qui font grandir. Il faudrait en essayer pour savoir à quoi s'en tenir. Faites de la gymnastique suédoise, habillez-vous à marcher sur la pointe des pieds. Puis, à votre âge, on n'a pas toujours fini de grandir.

UNE AVENTURE NOUVELLE DE SHERLOCK HOLMES

LA VALLÉE DE LA PEUR

Roman inédit

par CONAN DOYLE

DEUXIÈME PARTIE LES ÉCUMEURS

II. — Le Maître (Suite)

— Il est vrai que j'en ai lu quelque chose. Mais je croyais à des fables. Peut-être ces gens ont-ils leurs raisons pour agir de la sorte. Peut-être a-t-on eu des torts envers eux, et ils n'ont que ce moyen de se défendre.

— Oh ! Jack, ne dites pas cela ! C'est ce qu'il dit, lui-même !

— Ah ! c'est ce que dit Baldwin ?

— Oui, et c'est pourquoi il me fait peur. Pour moi, et plus encore pour mon père. Un grand malheur nous frapperait si j'osais manifester ce que j'éprouve. Je me défais de Baldwin avec des demi-promesses. Nous n'avons contre lui aucun recours. Ah ! si vous vouliez fuir avec moi, Jack, nous emménagerions dans ces montagnes. Vous ne seriez plus un homme méchant.

Il sembla qu'une nouvelle lueur s'élevait au fond de Mac Murdo, puis il reprit un visage de pierre.

— Rassurez-vous, il ne vous arrivera point malheur, Etie, ni à vous, ni à votre père. Et quant à ces hommes méchants, vous vous apercevrez, peut-être assez vite, que l'égalité en méchanceté des pires d'entre eux.

— Non, non, partons ! je me ferais à vous.

Mac Murdo eut un rire plein d'amertume.

— Dieu ! que c'est mal me connaître ! Votre âme innocente, ma chérie, ne pourrait même soupçonner les passions qui agitent la mienne.

Il s'interrompit tout d'un coup pour demander :

— Quel est ce visiteur ?

La porte venait de s'ouvrir. Un jeune homme entra, de l'air important de quelqu'un qui se sent chez lui. C'était un beau garçon à la mise recherchée, bâti comme Mac Murdo et pouvant avoir à peu près le même âge. Sous son chapeau de feutre noir à grands bords, qu'il n'avait pas décalé, ses yeux brillaient d'un éclat autoritaire, son nez dessinait la courbe d'un bec de faucon. Il regardait avec férocité Etie et Mac Murdo assis près du poêle.

Etie s'était dressée, confuse et tremblante.

Je suis heureux de vous voir, monsieur Baldwin, dit-elle. Vous venez plus tôt que je ne pensais. Asseyez-vous.

Mais Baldwin, campé de toute sa hauteur, les mains sur les hanches, continuait de regarder Mac Murdo.

— Quel est-ce ? interrogea-t-il d'une voix brève.

— Un de nos amis, monsieur Baldwin, un de nos nouveaux pensionnaires. Monsieur Mac Murdo, puis-je vous présenter à M. Baldwin ?

Les deux jeunes gens échangèrent un salut contrain.

— Miss Etie vous aura peut-être mis au courant de nos rapports ? demanda Baldwin à Mac Murdo.

— Je ne savais pas, répondit Mac Murdo, qu'il y eût entre vous des rapports quelconques.

— Eh bien ! je vous en avertis, cette jeune fille n'appartient. Et j'ajoute qu'il

fait ce soir un très beau temps pour la promenade.

— Merci, je ne suis pas en humeur de me promener.

Les yeux de Baldwin flambaient de colère.

— Peut-être seriez-vous en humeur de vous battre, monsieur le pensionnaire ?

— Précisément, cria Mac Murdo, qui d'un bond fut sur pied. Vous n'avez jamais dit une parole plus opportune.

— Au nom du Ciel, Jack ! au nom du Ciel ! s'écria la pauvre Etie, déshabillée. Oh ! Jack ! Jack ! il vous fera du mal !

— Ah ! c'est Jack qu'il s'appelle ? s'écria Baldwin dans un blasphème. Vous en êtes déjà au petit nom ?

— Ted, je vous en prie, soyez bon, soyez raisonnable. Pour l'amour de moi, Ted, si jamais vous m'avez aimée, soyez généreux, pardonnez !

Je crois, Etie, dit tranquillement Mac Murdo, que vous devriez nous laisser yider tout cette affaire. A moins, monsieur Baldwin, que vous ne préfériez faire un tour dans la rue avec moi. Vous avez raison : il fait une très belle soirée, et, derrière le prochain pâté de maisons, il y a un terrain libre.

— Je réglerai ce compte avec vous sans avoir à me salir les mains, répondit Baldwin. Il vous en coûtera d'être jamais entré dans cette maison. Et vous le regretterez avant qu'il soit longtemps.

— Nous ne trouverons pas d'occasion meilleure.

— Je choisirai la mienne. Vous pouvez compter sur moi. Voyez plutôt.

Retroussant tout d'un coup sa manche, Baldwin montra sur son avant-bras un signe qui semblait y avoir été marqué au fer rouge. C'était un cercle enroulé autour d'un triangle.

— Savez-vous ce que cela signifie ?

— Je l'ignore, et je m'en moque.

— Vous le saurez tout de même — et d'ici peu, je vous le promets. Car vous ne ferez pas de vieux os, Miss Etie, pourriez-vous dire, avoir des choses à vous dire. Quant à vous, Etie, vous me reviendrez sur les genoux. Vous entendez, ma belle ? Sur les genoux. Et vous connaîtrez ma sentence. Vous avez semé... eh bien, par le Seigneur ! vous récolterez !

Il leva de furieux les prunelles étincelantes, il tourna sur ses talons ; et, bientôt après, la porte du dehors claqua derrière lui.

Pendant une minute, Etie et Mac Murdo se regardèrent en silence. Puis, elle l'enveloppa de ses bras.

— Oh ! Jack, comme vous avez été brave ! dit-elle. Mais à quoi bon ? Il faut que vous disparaissiez cette nuit. Jack, cette nuit même ! C'est votre seule chance. Il en va de votre vie. Je l'ai vu dans ses yeux féroces. Que vous servirait de lutter contre une douzaine de ces hommes qui ont derrière eux le patron Mac Ginty et la toute-puissance de la loge ?

Mac Murdo dégagea ses mains, embrassa Etie, et, doucement, la força de s'asseoir.

— Voyons, ma chérie, voyons... ne craignez pas pour moi. Moi aussi, je suis un Homme Libre ; je le disais tout à l'heure à votre père. Et ne me prenez pas pour un saint, je ne vaux sans doute pas mieux que les autres. Peut-être allez-vous me haïr, maintenant que vous savez cela ?

— Vous haïr, Jack ? De toute ma vie je ne pourrais vous haïr. Partout ailleurs, il n'y a aucun mal à être un Homme Libre ;

alors, pourquoi vous en feriez-il un grief ? Mais si vous êtes un Homme Libre, Jack, vous devriez tout de suite aller voir le patron Mac Ginty, et vous mettre dans ses bonnes grâces.

— J'y pensais, dit Mac Murdo. J'y vais de ce pas. Vous pouvez prévenir votre père que je dormirai ici ce soir, et que demain matin j'aurai trouvé un autre gîte.

Le bar de l'établissement tenu par Mac Ginty regorgeait de monde, comme de coutume ; car c'était le rendez-vous favori de tout ce qu'il y avait de plus grossier dans la ville. Mac Ginty jouissait d'une grande popularité, due à une sorte de bonhomie rude et enjouée dont il se couvrait comme d'un masque. En plus de cette popularité, la crainte qu'il inspirait non seulement dans la ville, mais à trente milles dans la vallée et jusque sur les deux versants de la montagne, était plus que suffisante pour empêcher son bar, car nul ne se dispensait impunément de sa bienveillance.

Alonau Doyle.

(A suivre.)

Traduit de l'anglais par LOUIS LABAT.

LES PLUS JOLIES FOURRURES

Les plus durables, les moins chères, se trouvent à la Manufacture de Fourrures, 127, Bd Sébastopol, Paris. Catal. éco. Ouv. dim.

LES ÉTUDES CHEZ SOI

L'enseignement par correspondance de

L'École Universelle

permet de faire, chez soi, dans le minimum de temps et avec le minimum de frais, les études suivantes :

Études secondaires complètes. — Études primaires et primaires supérieures. — Préparation aux licences de lettres, sciences, droit. — Préparation à toutes les grandes écoles. — Préparation aux emplois administratifs, etc., etc...

Aucun autre établissement d'enseignement ne peut faire état d'autant de succès que

L'École Universelle

dont les élèves ont été reçus par milliers aux examens et concours publics.

L'École Universelle

10, rue Chardin, Paris (16^e), adresse gratuitement, sur simple demande, sa brochure explicative n° 19.

Question de bon sang.

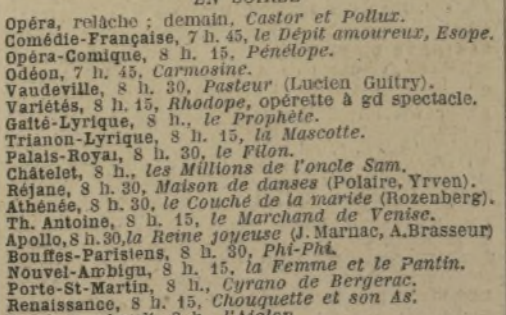
Question de bon sens.

M. Imbert Le Coz était très affaibli, très déprimé. Il ne savait plus quel remède se trouver, aucun de ceux qu'il avait pris n'ayant amélioré son état. Mais M. Imbert Le Coz est un homme de bon sens. Il avait constaté que sa femme, également atteinte d'anémie, s'était très bien trouvée du traitement des Pilules Pink. Il se dit donc : « Puisque ma femme avait pu se refaire du sang et que les Pilules Pink lui ont donné, j'ai toutes raisons de penser que les Pilules Pink m'en feront autant. » M. Imbert Le Coz prit aussitôt au traitement des Pilules Pink, et l'on peut voir par la lettre qu'il nous a envoyée que ses espérances ne furent pas déçues :

« J'étais devenu si anémique et si faible, que M. Le Coz, qui semblait que la vie s'en allait de moi, j'avais beau me soigner, me sucrer, les aliments passaient en moi sans me procurer de forces. J'ai suivi tranquillement sans interruption le traitement des Pilules Pink. Entre temps, ma femme, anémique, avait pris les Pilules Pink et s'en était très bien trouvée. J'ai pu reprendre le traitement des Pilules Pink, moi-même, et c'est ainsi que j'ai pu me refaire du sang et que j'ai pu reprendre mon travail. Je ne puis plus supporter la moindre contradiction, le moindre bruit, le moindre effort, le moindre mouvement, et je ressens une douleur d'autruche à la nuque. Vos Pilules Pink ont fait merveille et m'ont guéri comme vous aviez guéri ma femme. »

M. Imbert Le Coz habite à Kermadieu, rue des Morlaix (Finistère). Les Pilules Pink sont souveraines contre les maladies, les affections et les troubles du sang ou l'affaiblissement du système nerveux, tels que : anémie, chlorose, faiblesse générale, maux d'estomac, migraines, névralgies, neurasthénie, douleurs.

Elles sont en vente dans toutes les pharmacies et au Dépôt, Pharmacie P. Barret, 17, rue Balbu, Paris 3, fr. 50 la boîte, 17 fr. 50 les six boîtes franco, plus 0 fr. 40 de taxe par boîte.



M. IMBERT LE COZ

Les acheteurs de faux Rodins se multiplient. Hier encore, sept témoins sont venus mettre à la disposition de M. Bonin les bronzes qu'ils ont achetés au prévenu.

Les faux Rodins

Les acheteurs de faux Rodins se multiplient. Hier encore, sept témoins sont venus mettre à la disposition de M. Bonin les bronzes qu'ils ont achetés au prévenu.

Ayuntamiento de Madrid

35, RUE BRUNEL - PARIS.